

LA PRINCESSE

PALATINE.

A LA MÊME LIBRAIRIE, EN VENTE.

NOUVEAUTÉS :

LES AMOURS DE BUSSY-RABUTIN,

Par Madame la Comtesse **Dash**,

Revue piquante de la première moitié du dix-septième siècle, élégant reflet des Conteurs de Cape et d'Épée de la place Royale ou de la Chambre bleue d'Arthénice (roman complet en 4 volumes in-8°).— PRIX NET : 15 fr.

FRANCINE DE PLAINVILLE,

Est une de ces études de la vie intime et de bonne compagnie, comme Madame Camille Bodin seule a le secret de les tracer.

Ouvrage complet, en 3 *volumes in*-8° ; — PRIX NET : 12 fr.

LA TULIPE NOIRE,

D'**Alexandre Dumas** père,

Renferme un des récits les plus drôlatiques, les plus poétiques et les plus attendrissants à la fois qu'ait jamais commis la plume de notre grand romancier.

Ouvrage complet, en 3 *volumes in*-8° ; — PRIX NET : 13 fr. 50 c.

JEAN ET JEANNETTE,

De **Théophile Gautier**,

C'est-à-dire Watteau, Boucher et Crébillon fils; les Bergères à chignons poudrés et les Bergers en chemises de batiste, les talons rouges, les camaïeux, les glaces dauphines : en un mot, le dix-huitième siècle dans sa plus coquette afféterie, dans sa toilette la plus mignonne, et par-dessus tout cela, ce tour naïf, ce style brillant, cette allure primesautière de l'esprit qui ont conquis à M. Théophile Gautier une place si élevée parmi les littérateurs contemporains.

Ouvrage complet, en 2 *volumes in*-8° ; — PRIX : 9 fr.

LES DEUX FAVORITES,

SUITE ET FIN D'**ÉSAÜ LE LÉPREUX**,

Par **Emmanuel GONZALÈS**, 3 vol. in-8° ; — PRIX : 12 fr.

De la gaîté, du naturel, de l'observation et un immense intérêt, voilà ce que l'on trouve dans **L'Amant de la Lune**, chef-d'œuvre de Paul de Kock, ouvrage complet ; — Prix : 10 fr.

LA PRINCESSE

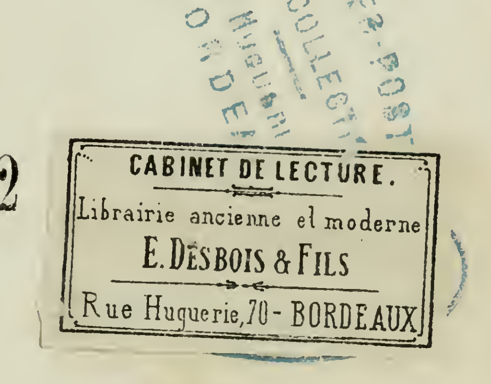
PALATINE

PAR

Mme LA COMTESSE DASH,

Auteur de la Bien-Aimée du Sacré-Cœur, des Amours de Bussy-Rabutin, de la Marquise Sanglante, etc., etc., etc.

2



PARIS,

BAUDRY, LIBRAIRE-ÉDITEUR

De Paul de Kock, Alphonse Karr, Léon Gozlan, Mme la comtesse Dash, Dumas, Emm. Gonzalès, Mme Camille Bodin, Théophile Gautier, Méry, etc., etc.

32, RUE COQUILLIÈRE, 32.

Paris, Imp. de Paul Dupont,
rue de Grenelle-St-Honoré, 45.

Le passé.

I.

— » Vous savez ma sœur, qu'elle fut pour moi l'indulgence de notre père, vous savez jusqu'à quel point il se faisait une loi de satisfaire mes caprices et de ne jamais me contrarier;

vous ne le savez que trop, puisque cette préférence a causé les premiers chagrins de votre vie et a précipité notre sainte Bénédicte dans un cloître où elle mourra bientôt. Je fus donc élevée comme une enfant à laquelle tout devait obéir, je ne vis autour de moi que des front baissés et des regards soumis, aussi quand j'entrai dans le monde, quand je vins habiter l'hotel de Nevers, je crus devoir exiger de tous, des événements même, cette obéissance, et je trouvai fort extraordinaire que le destin ôsa me résister quelque peu.

» Ma première déception fut le refus formel que fit la reine Marie de me

laisser devenir la femme de Monsieur. Ma fierté fut souverainement blessée, quand on m'envoya au bois de Vincennes et qu'on me déclara, en termes assez peu courtois, mon indignité d'une pareille place. Je crus que j'en mourrais, tant ce premier coup fut sensible, je me renfermai dans le donjon, refusant de paraître lorsque la cour y venait, et rongeant mon frein en silence. Ce n'était pas que j'aimasse Gaston, mais j'aimais la grandeur, j'aimais la seconde dignité du Royaume, et mon orgueil me répétait à chaque instant que je la méritais plus que personne.

» Le prince m'oubliait lentement, à

ce qu'il paraît, car ma prison fut longue et la reine avait juré de n'y point mettre un terme tant que son fils me conserverait sa tendresse. J'étais si triste que je ne songeais point à revoir du monde. De longues promenades dans la forêt avec madame d'Amalfi formaient toutes mes distractions; je ne recevais personne, je fuyais tous ceux que j'apercevais, et je m'enveloppais dans mes chimères détruites comme en un linceul.

» Un jour j'avais formé le projet de me rendre dans une maison dont on parlait beaucoup, renfermant quantité d'objets curieux, apportés d'Italie; cette

maison était dans le bourg même de Vincennes ou du moins à l'extrémité, un peu en dehors, elle appartenait au marquis d'Arquien, seigneur Touranjeau Madame d'Almafi s'y était rendue plusieurs fois et m'avait donné le désir de la visiter aussi, à condition toutefois que les propriétaires seraient absents. Nous y arrivâmes à pied, suivies d'un seul laquais, nous fûmes reçues suivant nos conventions par le concierge, il nous ouvrit la porte, s'excusa de ne pas nous accompagner sur la nécessité de ses occupations, et nous laissa seules.

» Nous parcourûmes les galeries, nous admirâmes tout, puis nous nous

rendîmes au jardin, afin de voir quelques statues. A peine venions-nous d'y entrer, qu'un seigneur de fort bonne mine, se trouva comme par enchantement à mes côtés, je ne le reconnus pas d'abord et je fis un mouvement pour l'éviter, il me salua respectueusement tout en me barrant le passage; je levai sur lui des yeux courroucés, c'était M. le duc d'Enghien.

— Je pourrais vous dire, mademoiselle, que je suis ici par l'effet du hasard, mais, au risque de m'attirer votre mécontentement, je préfère que vous sachiez la vérité, et je vous la ferai con-

naître sur-le-champ : je suis ici pour vous rencontrer.

— Monsieur......

— Vous vous fâcherez peut-être, vous m'appellerez audacieux, téméraire, tout cela est juste, cependant je suis venu.

— Et pourrai-je savoir..... ?

— Pourquoi je risque de vous déplaire, certainement, et je n'ai pas de plus grand désir que de vous l'apprendre.

— Je vous écoute, monsieur.

— Mademoiselle, je suis amoureux.

— Monsieur, vous me manquez, ce me semble.

— Rassurez-vous, mademoiselle, ce n'est pas de vous, je suis amoureux d'une dame que vous honorez de votre amitié, qui vient souvent chez vous et que je ne puis pas voir à mon aise ailleurs. Voulez-vous me permettre de fréquenter l'hôtel de Nevers, quand il vous plaira d'y retourner?

» La hardiesse de cette proposition me confondit, le prince s'en aperçut et se hâtant de m'empêcher de répondre :

— La personne que j'aime est mademoiselle du Vigean, et mon intention est d'en faire ma femme, vous voilà bien à l'aise maintenant.

» C'était une autre sorte de péril : si la reine-mère et le cardinal, dont la puissance augmentait chaque jour, venaient à découvrir les desseins de M. le duc d'Enghien, si on m'accusait de les protéger, on me ferait payer cher notre rebellion. Pourtant je connaissais du Vigean, pourtant cette vengeance me plaisait, et puis j'aime l'imprévu, j'aime à résister, j'aime malheureusement tout ce qui peut aventurer l'avenir d'une princesse dans une position aussi dépendante que la mienne. »

— C'est vrai, interrompit Anne, sous forme de corollaire.

— « Je me sentis entraînée vers le

prince, qui promettait déjà tant de choses à dix-sept ans qu'il avait alors, et, par un mouvement irrésistible, j'acceptai sa proposition. Je lui promis même plus qu'il ne demandait, pour lui et pour mademoiselle du Vigean, je consentis à rompre ma clôture et à les accueillir ensemble ou séparément soit au bois de Vincennes, où j'étais parfaitement libre d'admettre qui il me plairait, hors Monsieur et ses émissaires, ou dans cette maison même, chez madame d'Arquien, amie de la maison de Condé, où l'on serait trop honoré de ma visite.

» Tout fut convenu ; le lendemain,

du Vigean vint me trouver dans ma prison, je lui ouvris les bras, elle me conta son amour, ses espérances et son désespoir, elle m'appela sa providence et son amie ; à dater de ce jour, elle ne me quitta plus.

» Je ne vous raconterai pas nos promenades, nos entretiens, nos confidences, les interminables douceurs auxquelles j'assistais, entre l'amoureux prince et sa dame, cette intrigue devint ma vie, je m'en occupai uniquement, et j'en recueillis le fruit inévitable, c'est-à-dire le besoin impérieux d'avoir, moi aussi, un roman à filer. Du Vigean était belle et vertueuse, elle ai-

mait M. le duc d'Enghien avec passion, elle en était aimée de même, à ce point qu'il ne me voyait plus quand elle était là et qu'il ne m'adressait même pas la parole, j'en fus piquée jusqu'au fond du cœur.

» Ma retraite éloignait de moi tous les courtisans, je ne trouvais personne pour apaiser cette soif d'aventures dont j'étais dévorée, je m'ennuyais, j'étais non pas jalouse, mais envieuse de mon amie, l'idée me vint de me venger d'elle, de me venger de son amant, qui me méprisait, en les forçant tous les deux à me compter pour quelque chose.

Mon plan fut bientôt dressé et exécuté tout aussi vite.

» Nous nous rencontrions fréquemment chez le marquis et la marquise d'Arquien, ils se trouvèrent mêlés dans notre intimité continuelle, et un soir, sous prétexte de me distraire, je leur demandai de nous offrir une petite fête. Dans ma bouche cette prière était un ordre. Je dressai une liste, je fis quelques invitations, très-restreintes, j'en éloignai soigneusement tout l'entourage de Monsieur, pour ne pas alarmer la cour, et je me préparai à être belle, à me faire regarder, à me faire aimer, si c'était possible.

» Le hasard me servit merveilleusement. Du Vigean, à laquelle un ami maladroit vint raconter le mariage probable de M. le duc d'Enghien, prit la mouche en aveugle et s'alla jeter aux Carmélites de Chaillot. Le prince, malgré ses efforts, ne put ni la voir, ni vaincre sa résistance, il avait besoin d'en parler et passait chaque jour plusieurs heures avec moi. La veille de la fête, il m'arriva tout plein d'humeur et de caprice, maudissant les dévotes, maudissant les bavards, maudissant tout même un peu sa bien-aimée qui n'avait pas l'énergie de vouloir et qui cédait à la moindre atteinte.

— Ah! ce n'est pas ainsi que j'aimerais, répondis-je involontairement.

— Vous! s'écria-t-il, et pour la première fois il me regarda. Jusque-là je n'avais été pour lui qu'une manière de meuble, propre à recevoir ses confidences, à placer ses billets doux.

— Oui, moi, pourquoi pas, monsieur? l'amour m'est-il donc interdit?

— Il doit vous être facile, car vous êtes bien belle.

— Vraiment!

— Ah! oui, vous êtes bien belle!

» Et il soupira.

— C'est dommage! ajouta-t-il.

— Quoi donc est si fort dommage?

— Que je doive épouser mademoiselle de Brézé, et que j'aime mademoiselle du Vigean.

— Ah ! oui, je comprends, votre cœur en gémit.

— Vous ne comprenez pas, mademoiselle. Si je n'aimais pas mademoiselle du Vigean, je vous aimerais, si je n'épousais pas mademoiselle de Brézé, j'épouserais la princesse de Gonzague, nul ne songerait à m'en empêcher, pas même M. le Cardinal.

— La princesse de Gonzague n'est pas digne de s'allier à la maison de Bourbon, monsieur, répliquai-je encore

blessée de l'affront que j'avais reçu.

» La conversation en resta là, après mille protestations de sa part. Il était donc admirablement préparé à recevoir le coup que je lui destinais, et le lendemain, lorsque je parus chez la marquise, parée et belle à miracle, il resta ébloui, il oublia ses amours, son mariage, il oublia tout pour ne songer qu'à moi seule. J'en fus enivrée, enorgueillie, j'en perdis la tête, comme une sotte et une enfant que j'étais. Je me mis à jouer avec cet homme, je fus coquette, je fus provoquante, je voulus qu'il m'aimât, bien que je ne l'aimasse point, et je dus croire que c'était une

chose facile, car avant la fin de la soirée, il avait mis à mes pieds ses amours et son mariage, me jurant qu'il abandonnerait l'un et l'autre sur un mot de moi.

— Mademoiselle du Vigean ne m'aime pas, puisqu'elle n'a pas le courage de le prouver, pourquoi donc alors voudrais-je m'obstiner à la vaincre? Elle me préfère ou Dieu, ou un rival peut-être, je lui rends sa liberté, je ne la reverrai plus, qu'elle reste obstinément derrière ses grilles, tandis que vous, ma belle princesse, vous ne me repoussez point, vous n'avez peur de rien, vous ne fuyez pas un homme parce qu'on le

condamne au mariage avec une bossue. C'est bien, voilà qui est digne de vous et de moi.

» J'avais seize ans, je crus du Vigean oubliée, je me crus victorieuse de cette passion réputée invincible et je m'enivrai de ma victoire. M. le duc d'Enghien ne me quitta pas de toute la nuit. En rentrant chez moi lasse et fatiguée, je fus cependant obligée de convenir avec moi-même que c'était une mauvaise action et que ma pauvre amie ne me le confiait pas pour que j'abusasse de sa bonté. La conscience se tut devant le sommeil. Le lendemain je l'attendais, il ne vint pas.

— Ah ! me dis-je, me serait-il déjà échappé !

» Il me sembla le voir du haut du donjon galopant dans la plaine et tournant tout autour de ma cage. C'était bien lui, avec une petite suite, mais pourquoi n'entrait-il point ? J'agitai mon mouchoir, il me répondit avec son écharpe , rétrécit ses cercles , cependant n'approcha pas à la portée de la voix et disparut.

» Le soir, je reçus, en grand mystère,un mot de lui. Les espions du Cardinal, il en a partout, vous le savez, flairaient notre intelligence , et il lui était défendu de me revoir. Je ne

serais pas si facile à écarter que mademoiselle du Vigean, on le sentait, il valait mieux s'y prendre de bonne heure et couper le mal dans sa racine. Le goût que je lui inspirais, prit, à cause de cette défense, un faux air de passion à s'y méprendre. Il s'y trompa, il n'est pas étonnant que je m'y sois trompée comme lui. Dès ce moment une corespondance s'organisa, nous n'eûmes pas de plus grand désir que celui de nous revoir, de nous parler, de nous exprimer les sentiments dont nous nous *supposions* atteints, mais la garde était si sévère autour de nous, que cela nous fut impossible. En vain j'allais chaque

soir chez madame d'Arquien, avec laquelle je me liai fort, en vain il rôda autour de mes murailles, des obstacles invincibles nous séparaient toujours, au moment où nous allions nous réunir, nous en séchions d'impatience.

» Madame d'Arquien allait souvent à l'hôtel de Condé, elle et son mari étaient fort serviteurs de MM. les princes, et dès qu'elle entrait, M. le duc d'Enghien ne la quittait plus. Il lui parlait de moi sans cesse, il fallait qu'il me revît ou qu'il mourût, enfin il la tourmenta si fort qu'elle lui promit une entrevue, pourvu qu'il jurât sur l'honneur de ne pas la compromettre

et d'être prudent en toutes choses. Il jura tout ce qu'on voulut, et voilà ce qui fut décidé.

» De mon côté je montrais à madame d'Arquien un tel désir de voir le prince, qu'elle ne douta pas de mon consentement, fût-il pour les moyens les plus extravagants du monde. Elle avait un très-joli page, qui venait sans cesse de sa part au donjon. Cet enfant lui était attaché depuis son enfance et l'aimait à l'adoration, on disait qu'il l'aimait trop. Il fut convenu que l'on me ferait faire, dans le plus grand secret, un habit pareil au sien, nous étions de même taille. Il me re-

conduisait presque chaque soir, restait un quart d'heure avec moi et s'en allait ordinairement avec quelques livres, ou bien des tapisseries, un échange perpétuel de ces sortes d'objets ayant lieu perpétuellement entre sa maîtresse et moi. Le jour désigné pour l'entrevue, M. le duc d'Enghien feindrait depuis la veille de garder sa chambre, en sortirait par les derrières, déguisé en laquais. De mon côté, j'endosserais les habits du page, je quitterais le château, comme il en avait l'habitude, je sortirais comme lui, chargé comme lui, il resterait dans mon appartement, et le lendemain, dès l'ouverture des portes,

je reviendrais avant que le gouverneur fût éveillé, sous prétexte d'un message pressé de la marquise. Les sentinelles seules me verraient et n'étaient point capables de me reconnaître. Ce plan était excellent, il s'exécuta de point en point.

» Cet habit de page me séiait à merveille. Ma première femme était dans la confidence ; quant à madame d'Amalfi, alors comme aujourd'hui, elle ne voyait que ce qu'on lui montrait. Je partis le cœur palpitant, je traversai les cours, les montées, les ponts-levis, je trouvai la force de répondre joyeusement aux soldats qui

m'attaquaient, selon l'habitude de Didier, et j'étais seule dans la campagne, toute tremblante, à dix heure du soir, lorsque j'entendis près de moi une voix qui m'appelait, lorsque je sentis une main serrer la mienne, et un bras qui m'entraînait vers la maison hospitalière.

» Nous y arrivâmes bientôt, nous y restâmes seuls jusqu'au jour, continua la princesse Marie avec embarras, et... et... neuf mois après, la marquise d'Arquien, *mon exellente amie*, si dévouée à MM. de Condé, accoucha d'une petite fille qu'on nomma Marie... d'après le nom de sa marraine, c'est

celle que vous venez de voir. M. d'Arquien a eu bien de la peine à l'accepter et ne sembla pas l'aimer autant que *sa* fille. Quant à la marquise, elle a pris Marie en affection, comme si elle lui appartenait... tout-à-fait. Je n'oublierai jamais ce que je lui dois, et ma chère filleule ne l'oubliera pas non plus. »

— Et, monsieur le duc d'Enghien, il en resta là avec vous ?

La princesse Marie rougit, baissa les yeux et hésita un instant.

— « Mon Dieu, ma sœur ! M. le duc d'Enghien, vous le savez, est le plus honnête homme du monde. J'avais

été longtemps éloignée de la cour; lorsque nous nous revîmes, tout y était changé. Sa belle maîtresse avait quitté les Carmélites, le mariage avec mademoiselle de Maillé de Brézé était plus que jamais certain. Quelle figure auraient faite mes réclamations entre un amour contrarié et une union imposée? Vous le savez, nous ne nous adorions pas d'une manière à en mourir; la leçon avait été bonne; je consultai plutôt la raison que le sentiment. Cependant, je voulus voir le prince en particulier, et je lui donnai un rendez-vous comme autrefois, chez madame d'Arquien, il y vint en tremblant, je crois, il craignait

une scène de reproches et fut agréablement surpris, en trouvant, au lieu d'une lionne en furie, la chatte aux pattes de velours.

— Monsieur, lui dis-je, nous avons été de grands enfants; heureusement tout le monde l'ignore, et vous n'en serez pas moins l'amant de mademoiselle du Vigean, ou l'époux de mademoiselle de Brézé, il en restera, je l'espère, une bonne et franche amitié que ne traverseront ni les jalousies ni les intrigues.

» Le prince me prit la main qu'il baisa.

— Vous ètes, mademoiselle, un miracle d'esprit et de bon sens.

—Oh ! que non ! lui répondis-je, car il me fallait une petite vengeance; si je vous avais bien aimé, je ne vous cèderais point ainsi : c'est que tout simplement nous avons rêvé et que le réveil arrive.

— Je voudrais rêver encore, dit le prince avec galanterie.

— Ce n'est pas la peine de rêver, monsieur, puisqu'on se réveille toujours. Parlons raison encore quelques instants, et puis nous oublierons tout cela.

— Oublier..... pour qui me prenez-vous, mademoiselle?

— Je sais, monsieur que vous avez beaucoup de mémoire, mais à quoi cela sert-il lorsqu'il est défendu de l'exercer? Quoi qu'il en soit, écoutez-moi: *notre filleule* Marie Louise d'Arquien, ne doit rien coûter à ses parents; la maison de Gonzague n'est pas riche, mais tout ruinés que nous sommes, il nous reste encore assez de biens pour doter une jeune fille.

— Madame, cela me regarde.

— C'est possible, et je ne vous priverai pas de ce plaisir; mais quand je serai reine, tous les devins me prédisent que je dois l'être un jour, j'emmènerai Marie dans mon royaume.

D'ici là il vous sera loisible de l'aimer tout autant que cela vous conviendra.

» Soit que le souvenir de Marie en eût éveillé d'autres ; soit que la fantaisie reparût, le prince essaya encore quelques galanteries auxquelles je n'eus pas de peine à résister. Bien qu'il m'en voulût sur le moment, il n'en fut pas sans doute fâché après, lorsqu'il retrouva la belle du Vigean plus tendre et plus aimante. Ce qu'il y a de sûr, c'est que depuis ce jour, il est resté mon ami fidèle et dévoué comme vous l'avez vu, sans que jamais un mot de sa part, une allusion quelque éloignée qu'elle fût, ait amené la rougeur sur

mon front. Du temps de monsieur de Cinq-Mars, lorsque celui faisait le jaloux, M. le duc d'Enghien mettait une complaisance et une patience inouïe à dissiper ses soupçons. Je m'y prêtais volontiers, bien que je n'eusse jamais sacrifié un pareil ami aux caprices d'un amant, s'il m'eût fallu choisir. Aujourd'hui, ce n'est plus cela, ce secret ignoré de tous, d'où dépendent mon avenir et le reste de ma vie, je veux encore le défendre à tout prix. Pour cela il me fallait un auxiliaire, c'est vous que j'ai choisie, ma sœur, vous qui, d'après notre pacte, devez sauvegarder mon bonheur et l'honneur de mon nom, à

l'égal du vôtre. J'aime, comme je n'ai jamais aimé, je ne crains pas de vous le dire, je vous ai promis toute confiance ; j'aime un homme que son rang, sa position auprès de moi, n'autorisent pas à frayer avec les princes. A peine lui sera-t-il permis de passer le seuil de cette porte, quand ses rivaux seront là près de moi, qu'il mourra de jalousie et de désespoir, en me sachant livrée à leurs séductions. Vous seule, ma sœur, pouvez condescendre à relever son courage. »

— N'y comptez pas, interrompit la princesse Anne, c'est déjà trop qu'une princesse de la maison de Mantoue

descende jusqu'à un simple écuyer, sans qu'une autre semble l'approuver et y prêter les mains. J'écouterai vos confidences, je vous consolerai, je vous aiderai de mon mieux de vous à moi, mais jamais cet homme ne me croira instruite de sa hardiesse, ou bien il me faudrait le chasser de céans.

— Vous êtes bien fière et bien impétueuse, ma chère Anne, reprit doucement Marie, et cependant peut-être à votre tour invoquerez-vous mon indulgence et mes bons offices; vous ignorez ce qui vous attend: des obstacles, des entraves vont se placer entre l'archevêque et vous; êtes-vous sûre de rester

toujours irréprochable au milieu de tout cela?

— Ma sœur, j'aime un prince de la maison de Guise, mon égal et mon parent, si on nous sépare, on ne nous désunira pas et nul ne me reprochera d'avoir fait un mauvais choix.

— C'est bien, c'est bien, je vous attends dans quelques mois d'ici, peut-être dans quelques semaines.

La princesse Anne ne répliqua rien, elle se leva pour sortir.

— Ma sœur, dit-elle, avant de fermer la porte, je vous promets d'aimer votre petite Marie, comme si elle était

ma filleule à moi ; elle est de bonne souche et ne déshonorera pas ses parents, j'espère.

Démarches.

II.

Cependant M. de Guise, ainsi qu'il l'avait annoncé aux princesses, était parti pour Saint-Germain, madame et mademoiselle de Guise se trouvaient à

la cour dans ce moment. Il espérait donc faire toutes les démarches à la fois et enlever la position. Il se présenta en habit de cavalier, ce qui lui arrivait fréquemment, ce que madame sa mère n'aimait guère. Ce jour-là, bien décidé à combattre, à remporter la victoire, il ne pouvait décemment pas aller demander une princesse en mariage avec une robe d'archevêque.

Madame de Guise, en le voyant entrer, devina sur sa mine un événement extraordinaire, il était à la fois radieux et craintif ; sa sœur, accoutumée à une domination facile sur toute la maison; lui demanda d'un ton aigre doux, d'où

il arrivait ainsi et s'il comptait aller en masque.

— Ma sœur, répondit il, j'apporte de grandes nouvelles.

— Quelques folies, répliqua-t-elle, en haussant les épaules.

— C'est une folie que vous voudriez bien faire comme moi, j'ai trouvé la femme qui me convient et je me marie.

La mère et la fille jetèrent un cri à la fois.

— Je m'en doutais, continua celle-ci, et ne peut-on savoir quel est l'objet qui vous a paru digne de perpétuer la race de nos pères ?

—C'est ma cousine, la princesse Anne de Gonzague.

— Comment! dit la duchesse, une mendiante !

— Je ne crois pas, madame, qu'elle vous ait jamais rien demandé, c'est la personne la plus fière de la cour.

— Et vous n'avez pas calculé sans doute, dans l'enivrement de votre amour, que votre mère, votre sœur, la maison de Lorraine tout entière, sans compter le roi et le cardinal, s'opposeraient à cette belle union ; notre saint père le pape vous refusera certainement vos bulles et vous condamnera à la résidence dans votre évêché

pour vous apprendre à rêver des amours impossibles.

— Mon Dieu,madame! suis-je donc à vos yeux un petit garçon qu'on mène, à qui on impose toute les volontés excepté la sienne, qui doit être heureux non pas comme il l'entend mais comme l'entendent les autres? Je vous l'ai cependant dit bien des fois, il faut vous le répéter encore ce me semble: le duc de Guise, l'aîné de son nom, doit transmettre ce nom et perpétuer sa race. Que diable s'il vous faut absolument un pape dans votre maison, j'ai deux cadets, ce sera un bon parti pour eux; mais pour Henri de Lorraine il

est duc de Guise et ce titre-là lui suffit.

— Fort bien, monsieur, agissez donc en conséquence, vous verrez le roi et le cardinal, je suppose.

— J'y vais de ce pas.

— Et moi j'y cours avec vous, ils sauront quel est mon sentiment sur votre folie. Cette fille m'a toujours paru d'un caractère extravagant, à présent, je le vois, c'est une intrigante cent fois pire que sa sœur. Son père avait bien raison de la vouloir remettre au couvent, elle déshonorera sa famille.

— Madame....

— Je comprends que cela vous blesse, il faut pourtant vous y accoutumer, car vous entendrez partout le même langage. Nul ne saurait approuver votre choix ; et s'il vous faut absolument une épouse, pourquoi prendre la seule qui ne vous convienne pas ?

Le jeune homme ne voulut point manquer de respect à sa mère, on n'en avait point l'habitude en ce temps-là, d'ailleurs c'eût été gâter sa cause. Il la salua très-humblement, se tourna du côté de sa sœur, avec un peu moins de cérémonie, mais très-gravement néanmoins et sortit de la chambre.

— Mon frère, lui cria mademoiselle

de Guise, vous avez beau faire, vous ne vous guérirez jamais des révérences de prêtre.

Ce sarcasme qu'il dévora blessa néanmoins le jeune prince au cœur. Personne ne tenait plus que lui à la bonne mine, à la tournure martiale et dégagée. L'idée d'être emmaillotté dans une robe, l'avait dès son enfance repoussé de l'état ecclésiastique.

— Ah ! se dit-il, ma chère sœur, vous voudriez bien me voir en colère et vous avez pris le bon moyen, mais, par saint Remi, mon prédécesseur ! je ne m'y mettrai point, cela vous ferait trop de plaisir.

Quand il se présenta chez le roi, il trouva toute la cour dans les antichambres. Chacun s'approcha de lui, en le voyant si bien vêtu, si fort à son avantage ; l'abbé de Retz, déjà coadjuteur de Paris,qui pas plus que lui n'était fait pour la soutane, le félicita en soupirant.

— Vous allez donc quitter les ordres ! lui dit-il,on vous l'a permis.

— Pas encore, mais on me le permettra.

— Hélas ! reprit l'abbé querelleur, monsieur mon frère aîné jouit d'une santé parfaite ; et il n'est pas à croire que je devienne jamais chef de ma maison.

A propos, nous avons fait hier une jolie partie, pour laquelle on vous a cherché partout. Je vous voulais pour mon second. L'archevêque de Rheims ne pouvait pas moins faire pour le coadjuteur de Paris. Nous nous sommes battus Vitry et moi contre Guitault et Hocquincourt, nous avons ferraillé trois quarts d'heure sans nous toucher; enfin Vitry a obtenu un joli coup d'épée dans le bras et j'ai désarmé Guitault. Comme il s'agissait de peu de chose, nous n'avons pas voulu aller plus loin et nous nous sommes séparés en gens d'honneur.

— Et si le cardinal l'apprend ?

— Il en fera selon sa volonté, nul ne nous a vus et nous nierons jusqu'à la mort; c'est une affaire arrangée. Monseigneur le cardinal est-il là, va-t-il travailler avec le roi? on le dit fort malade, si malade, qu'il se fait transporter à Paris, pas plus tard que demain et que, s'il faut en croire la faculté, il n'a pas longtemps à vivre.

— Alors il faut me dépêcher, j'ai bien envie de le voir avant le roi, d'autant plus que le véritable roi c'est lui.

— Allez donc, et bonne chance !

M. de Guise se rendit chez son éminence où on l'introduisit sans difficultés;

le cardinal était couché sur un lit de repos, on eût dit que les yeux seuls vivaient dans son visage pâle et déjà couvert des ombres de la mort. Auprès de lui était madame de Guise, toute rouge encore des larmes qu'elle avait versées. Elle ne se dérangea point à l'aspect de son fils, elle sembla disposée au contraire, à ne pas perdre un mot de ce qui allait se passer.

— Je n'ai rien à vous apprendre, monsieur, dit le jeune prince, la présence de ma mère prouve que vous êtes instruit, et sans doute prévenu contre moi.

— Madame votre mère, m'a fait

part en effet du dessein qui vous occupe : depuis longtemps du reste vous m'en avez entretenu, et vous m'avez trouvé diposé à vous être agréable.

Henri fit un mouvement de joie, qui n'échappa ni au cardinal, ni à sa mère.

— Il est tout simple, continua Richelieu, que vous désiriez reprendre votre liberté et devenir réellement le chef de votre maison en France, je ne vous en blâme pas, vos idées de mariage me semblent naturelles à l'âge que vous avez, je les servirai de tout mon pouvoir, pourvu cependant que votre choix tombe sur une personne que

nous puissions accepter, et malheureusement il n'en est pas ainsi.

— Quoi ! la princesse de Gonzague ! quelle objection peut-on faire contre elle ?

— Elle est pauvre.

— Je suis riche.

— Elle est d'un caractère altier.

— Je suis fort et je résiste.

— Enfin, pour tout dire en un mot, ce mariage ne convient pas à la politique de sa majesté.

— Fort bien, monsieur, voilà sans doute *l'ultima ratio.*

— Vous devinez juste.

— Je dois préjuger de tout ceci que

le roi, votre éminence et ma famille s'opposent formellement à l'union que je veux conclure.

— Vous dites la vérité : ajoutez-y que le roi, moi, la maison de Lorraine toute entière employeront tous les moyens possibles pour mettre obstacle à votre dessein.

Le prince devint rouge jusqu'aux yeux et réprima avec peine un violent mouvement de colère.

— C'est bien, monsieur, reprit-il, d'un accent fier et hautain, je vous remercie de la déclaration et je saurai à quoi m'en tenir.

Il salua le cardinal, puis la duchesse

avec une expression suprême de défi et d'orgueil ; au moment où il allait sortir, sa mère, qui connaissait son caractère, et qui, plus d'une fois déjà, en avait éprouvé la fougue et la résolution inébranlable, courut vers lui et prit son bras.

— Mon fils, lui dit-elle, ne précipitez rien, songez que je vous aime, que nous vous aimons tous. Ne prenez point de résolution violente.

— Moi, madame ! vous me connaissez bien mal. Je sais toute votre tendrese et je ne la veux point blesser. Soyez tranquille, le plus que je puisse faire, ce serait de retourner guerroyer en Ita-

lie ou en Allemagne, n'y ai-je pas déjà été une fois et n'en suis-je pas revenu votre fils soumis et affectionné?

La princesse essaya de le rappeler encore, mais il résista, et saluant de nouveau, il fit place à un gros de courtisans, qui se présentaient. La première personne qu'il rencontra fut l'abbé de Retz rôdant partout selon son habitude de chercheur.

— Eh ! bien ? lui demanda-t-il.

— Eh ! bien, je reprendrai le rochet et la soutane, mais je ne veux pas permette qu'on me donne, ou qu'on me laisse le plus petit bénéfice. Je quitterai l'archevêché, je rendrai mes ab-

bayes, je me ferai moine ou aumônier dans un couvent, nous verrons ce qu'en dira l'ambition de ma mère.

— Ah ! ah ! en êtes-vous là, monsieur ? je m'en doutais, je connais le renard. Mais, un peu de patience ! il n'en a pas pour longtemps maintenant et nous aurons notre tour.

— Patience ! patience ! je n'en ai plus.

Les projets.

III.

M. de Guise, tout étourneau qu'il fût,avait beaucoup d'esprit, il comprit sur-le-champ que cette tentative manquée resserrait ses liens,qu'on allait le suivre, l'espionner, et que peut-être

la princesse Anne deviendrait victime de sa tendresse. Pendant la route de Saint-Germain à Paris, il forma et renversa mille projets, les uns très-sages à son point de vue, les autres susceptibles de tout gâter par leur impatience et leur hardiesse.

— Je la consulterai, se dit-il enfin, elle est de meilleur jugement que moi. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'elle m'appartiendra, c'est qu'on ne nous séparera point et qu'ils apprendront à me connaître. Au diable les temporisations et les ménagements ! je l'enlèverai et nous fuirons ensemble.

Ces bonnes dispositions ne changè-

rent point à l'aspect de la princesse, pâle, tremblente et pouvant à peine se soutenir.

— Ah! lui dit-elle, dès qu'elle l'aperçut, vous m'apportez la vie ou la mort.

— Je vous apporte le combat, ma belle guerrière, ils m'ont tous refusé.

Anne devint plus pâle encore.

— Ne perdez pas courage cependant, nous nous restons, nous sommes bien décidés, n'est-il pas vrai? nous triompherons.

— Ah! quels adversaires à combattre! votre famille, M. le cardinal, le roi!

— Les craignez-vous donc plus que vous ne m'aimez, madame?

— Je ne crains personne, mais j'ai peur.

— Il est un moyen pourtant....

— Un moyen! dites vite, je vous en conjure.

— Un moyen sûr et après lequel il faudra bien qu'ils s'humanisent, partons ensemble et allons nous marier à Bruxelles.

— Si nous partions ensemble, mon cousin, nous nous marierions avant, je vous prie de le croire.

— Soit! je n'y fais pas d'opposition. Un de mes chanoines ne me refusera

pas ce service. Quand voulez-vous...

— Un instant, monsieur, nous n'en sommes pas encore là, et nous pouvons essayer d'autre chose avant.

— Il n'y a rien.

— Peut-être ! réfléchissons.

— Ah ! j'ai bien réfléchi.

— Réfléchi à votre manière, Henri, votre impatience sabre votre raison et vous aveugle. Permettez-moi donc de penser un peu et de chercher au moins une issue.

— Vous n'en trouverez pas.

— Madame votre mère s'est prononcée, mademoiselle de Guise aussi, je m'en doutais, on va vous harceler,

nous empêcher de nous voir, et si nous résistons, avant quelques semaines je serai derrière la grille d'un couvent.

— Si je le croyais!

— Vous pouvez le croire, cela sera. Il faut donc parer à cet événement probable, j'aime peu le couvent, vous le savez.

Elle se tut quelques instants.

— Henri, reprit-elle, voulez-vous vous laisser diriger par moi, je vous promets la victoire.

— Avec cette espérance que ne ferais-je pas ?

— Vous partirez demain.

—Vous quitter ! c'est impossible.

— Me quitter pour me revoir et ne plus nous séparer ensuite. Vous partirez, vous dis-je.

— Où faut-il aller?

— Où il vous plaira. A Rheims peut-être, enfin n'importe où, en France toutefois, et loin de votre pauvre fiancée.

M. de Guise fit un gros soupir et montra le poing au souvenir de ses oppresseurs.

— Vous aurez l'air de céder, vous resterez absent quelques semaines, on prendra ce départ pour une soumission et les persécutions cesseront bien vite.

— Après ?

— Après, vous reviendrez, vous reviendrez cueillir le fruit de cette séparation, ce sera à mon tour de m'éloigner...

— Encore !

— Attendez ! vous ferez valoir notre obéissance, vous supplierez, vous conjurerez, vous humilierez votre fierté devant eux, et lorsque vous aurez employé tous vos efforts, vous aurez certainement une réponse positive. Si elle est bonne, j'accours, si elle est mauvaise, vous viendrez me chercher à Avenay, où je serai, nous y recevrons la bénédiction nuptiale et ensuite je

suivrai mon seigneur et maître, partout où il lui plaira de l'ordonner.

— Vous me le jurez?

— Je vous le jure.

— J'obéirai donc. Combien durera cette épreuve?

— Trois mois.

— C'est bien long! cependant je me soumets, puisque vous le voulez ainsi. Trois mois sans vous, ma bien aimée Anne, trois mois loin de vos regards, qui sont ma vie. Je ne sais si vous me reverrez jamais, j'en mourrai peut-être.

— Non, non, on ne meurt point tant qu'on a l'espérance. Nous met-

trons au moins ainsi pour nous tous les procédés, nul n'en peut demander davantage.

Les deux amants passèrent ensemble le reste de la soirée sans être dérangés par personne. La princesse Marie toute à son Léoncio n'apprit même pas l'arrivée du prince à l'hôtel. Elle avait fermé sa porte à toutes les visites, pour se repaître tranquillement du bonheur qu'elle ne soupçonnait pas. Quand l'heure de la séparation fut arrivée, Henri et Anne se jurèrent de nouveau et mille fois un éternel amour. Ils prirent des moyens sûrs de correspondance, ils se promirent mu-

tuellement un courage et une fermeté à toute épreuve,et, après bien des serrements de mains, après même un baisé *ébauché*, il fallut laisser partir le prince, les yeux remplis de larmes et le cœur gonflé de sanglots.

Anne resta seule. Elle s'enferma chez elle, elle avait besoin de penser. Ce n'était point de ces cœurs d'or, qui aiment pour aimer, qui se dévouent, qui se sacrifient, et qui ne voyent rien dans l'amour que l'amour même. Ce n'était pas non plus, comme sa sœur, une de ces natures faibles et incomplètes, qui cèdent parce que le sentiment de la résistance leur manque, qui se

passionnent par l'imagination ou les sens, et qui dirigées par ces mobiles, sont capables souvent d'abnégation et de véritable tendresse. Il y avait en elle deux pouvoirs bien distincts : l'esprit, qui réfléchissait, qui pesait tout, qui voyait et appréciait les choses avec une sagacité merveilleuse; l'esprit, droit, raisonnable, habile, délié, porté à l'intrigue, observateur, perspicace, rempli enfin de ces qualités diverses, qu'elle développa dans son âge mûr, alors qu'elle devint l'amie de la reine et qu'elle dirigea les partis sous la Fronde.

La seconde puissance de cet être multiple était une tête folle, légère,

aventureuse, passionnée, s'exaltant pour l'inconnu, pour l'imprévu, pour l'impossible même. Cette partie d'elle-même s'engageait dans la lutte, tandis que l'autre cherchait à la retenir. C'était dans son âme (remarquez bien que son cœur m'occupe peu), c'était dans son âme une violente et pénible discussion entre les *deux partis*. Nul doute que si M. de Guise eût été Léoncio d'Amalfi, le parti spirituel n'eût vaincu sans beaucoup de peine le parti sentimental. Mais le duc de Guise, descendant de Charlemagne! Le plus grand seigneur de l'Europe, riche à millions, capable d'arriver à la puissance la plus

élevée, à la couronne peut-être ! Y avait-il rien d'impossible au nom de Guise et à leurs deux habiletés réunies ? Anne ne dormit pas de la nuit, au milieu de toutes ces pensées, et lorsque, le lendemain, sa sœur la fit demander, on la trouva toute prête et toute habillée.

La princesse Marie était dans son cabinet, entourée de livres et seule. Elle interrogea sa sœur sur la soirée de la veille, apprit avec chagrin et regret le départ du duc de Guise, et encouragea d'un air distrait la princesse Anne à ne pas céder.

— Résistez à tout et restez-lui fi-

dèle, ma sœur. Sans l'amour qu'est-ce que la vie?

— Ne craignez rien, ma résolution est bien prise et je saurai diriger ma barque.

— Pourquoi donc empêcher les jeunes cœurs de suivre leurs instincts? Pourquoi ceux qui s'aiment devraient-ils céder aux exigences du monde et de l'ambition? Ah! le bonheur d'enrichir, d'élever ce qu'on aime, est le plus grand de tous!

Elle feuilletait ses livres tout en parlant ainsi, et semblait se fixer avec complaisance sur certains passages.

— Que lisez-vous donc là? lui demanda Anne.

— C'est l'histoire.

— Voilà une lecture bien sérieuse, pour vous occuper autant.

— Savez-vous ce que j'y trouve dans l'histoire? j'y trouve le mariage de Catherine de France, veuve d'un roi d'Angleterre, avec Owen Tydor, chevalier du pays de Galles; j'y trouve celui d'Isabelle de France, fille de Philippe-le-Long, avec un gentilhomme; j'y trouve que la veuve de Louis XII a épousé un Anglais, simple gentilhomme aussi; j'y trouve mille exemples de cette espèce, et je

vois avec bonheur que l'ambition, l'amour des richesses, sont quelquefois vaincus dans leur lutte avec le dévouement.

— D'où je conclus que vous comptez épouser Léoncio d'Amalfi.

— Et pourquoi pas ? pourquoi n'irais-je pas vivre avec lui dans quelque coin ignoré de notre belle Italie ? Pourquoi n'arrangerais-je pas mon existence selon mon goût ? Je vous céderais volontiers mes droits, si j'osais, pour une aisance modeste et le bonheur. J'emmènerais ma chère Marie, j'aurais fait un heureux d'un homme reconnaissant, il mettrait tous ses soins

à me plaire, cela ne vaudrait-il pas bien les honneurs et les richesses ?

— Et vos royaumes, ma sœur ? vos royaumes annoncés par les devins et sur lesquels vous avez tant compté jusqu'ici ?

— Qui sait ? Amalfi est brave, il est de bonne naissance, il est habile et généreux, ce sera lui peut-être qui en fera la conquête, ce sera lui qui me fera reine !

Anne ne put s'empêcher de sourire. Ces exaltations folles lui semblaient incompréhensibles, les sacrifices n'étaient pas dans ses moyens. Avec sa sagacité native elle devinait bien chez

sa sœur le fond de sa pensée, elle la connaissait et l'analysait à merveille.

— Marie, reprit-elle, ne jouez jamais à ce jeu-là, vous y perdriez; au bout de six mois vous auriez ce pauvre Amalfi dans une haine inextinguible. Amusez-vous dans cet hôtel, si telle est votre fantaisie, cachez-vous bien seulement, pour que cette nouvelle excursion dans le pays de Tendre ne vous nuise pas un jour, mais n'abandonnez pas votre position, vous ne la retrouveriez plus.

La princesse Marie trouva sa sœur souverainement absurde et souverainement injuste. Elle ne l'écouta point,

et, loin de suivre ses avis, elle se plongea plus que jamais dans ses chimères. Les jours s'écoulèrent sans apporter de changement. Le duc de Guise, à son archevêché, inspirait une confiance entière à la famille. Anne ne s'était pas trompée, on crut à une soumission, on ne s'en tourmenta plus. Il écrivait souvent, ses courriers arrivaient déguisés, ses lettres étaient tendres, passionnées d'abord, puis impatientes. Au bout d'un mois elles devinrent plus rares et plus froides. Anne s'en inquiéta, mais, comme elle était adroite, elle se garda de le montrer et continua à lui écrire du même style.

Quant à sa sœur, son amour pour Amalfi devint une frénésie. Il est permis de croire qu'elle ne lui résista pas, et qu'il n'eut bientôt plus rien à lui demander. A mesure qu'elle s'abandonnait davantage et qu'il apprenait à la connaître, ses espérances de fortune diminuaient. Il vit chez elle cette disposition à céder sans lutte, à abandonner son rang à l'amour, et son rang était ce qu'il aimait le plus en elle. Ambitieux et rusé, il voulait devenir le mari de la princesse de Mantoue, pour partager ses droits, pour les faire valoir, pour arriver par elle peut-être à la puissance, sûrement à la richesse. Mais

une princesse ruinée, découronnée, sans prestige, ne flattait plus que son amour-propre, pour quelques instants, et lui devenait une charge.

Il reçut, vers cette époque, de son pays des propositions brillantes, on lui demandait une prompte réponse. Se décider sans avoir bien sondé les dispositions de Marie était une maladresse dont Léoncio ne voulait point charger sa conscience. Il se rendit donc chez elle, pour un entretien décisif, d'après lequel se règlerait sa conduite, et qui déciderait de leur sort à tous les deux.

La princesse le reçut à son ordinaire,

elle l'attendait. Elle l'attendait toujours, une femme qui aime, passe sa vie à attendre celui qu'elle aime, quand elle ne le voit point. Retirée du monde, refusant les visites, n'allant point à la cour, où son absence se remarquait néanmoins, elle ne quittait plus le cabinet, mystérieux témoin de son bonheur et de ses joies secrètes.

— Ah! vous voilà enfin! s'écria-t-elle.

Il l'avait quittée depuis deux heures au plus. Son air soucieux la frappa tout d'abord.

— Qu'avez-vous, mon Dieu! Léoncio?

— J'ai reçu de tristes nouvelles, et mon cœur saigne à vous les apprendre. Parlons de vous d'abord. Un bocqueton du cardinal est entré dans la cour, a-t-il apporté une réponse?

— Oui. Mais qu'importe tout cela? c'est de vous qu'il s'agit.

— Nous avons le temps d'y songer. Son Éminence accueille-t-elle votre demande?

— Mon Dieu, non ! elle me répond qu'on ne peut s'engager dans une guerre ou dans une rupture avec ses alliés pour soutenir une prétention au trône de mon père. Qu'est-ce que cela me fait? est-ce que je désire une cou-

ronne? Est-ce que j'ai besoin de tous ces hochets à présent que mon cœur est satisfait? J'ai fait cette demande parce que vous l'avez désiré, j'en ai attendu la réponse sans impatience, la voilà, elle est mauvaise, cela devait être, et je ne m'en soucie point. Ce que vous avez à m'apprendre me touche bien davantage, parlez donc, parlez donc !

— Hélas ! madame, il faut nous séparer.

— Léoncio ! s'écria-t-elle, en devenant pâle comme un spectre.

— Oui, madame, il faut nous séparer. Votre intérêt le veut ainsi et de-

vant votre intérêt, toutes mes considérations personnelles disparaissent.

— Oh ! vous ne m'aimez pas !

— Je ne vous aime pas, quand pour vous je sacrifie le bonheur de mon existence, quand pour vous je renonce à vous voir, quand je laisse ici, à vos pieds, ma vie, pour assurer la vôtre. Oh ! madame ! combien vous êtes injuste !

— Si vous m'aimez, qui peut vous arracher à moi, qui en a la puissance?

— Vous-même. Je sais à n'en pouvoir douter qu'il se prépare pour vous un brillant mariage, que ma présence

en cet hôtel est un obstacle à sa conclusion. Je le sais, dès lors mon devoir est de vous fuir, de porter ailleurs mes regrets et mon désespior.

— C'est ma sœur qui vous a prévenu.

— Qui que ce soit, j'obéirai.

— Et moi, vous pensez que j'y vais consentir ?

— Je suis libre, madame.

— Non, vous ne l'êtes pas, car vous m'appartenez, car je vous aime, car pour vous je sacrifierais mille fois mon nom, mon rang, ma fortune, car je vous suivrai, si vous parlez de partir.

Ce n'était pas là son compte.

— Je ne le souffrirai point, je ne souffrirai pas que Marie de Gonzague déshonore sa renommée et perde pour moi son avenir. Ah ! si vous le vouliez, un moyen nous resterait d'être ensemble, d'y rester avec gloire, de ne nous séparer jamais.

— Lequel ? je l'accepte d'avance.

— Vous parlez de me suivre, je l'accepterais alors. Nous irions tous les deux, invincibles, guidés par l'amour, nous irions à la conquête de ce trône, que vous avez perdu. Nous irions seuls, sans ces secours étrangers qu'on vous refuse, vous trouveriez en Italie assez de cœurs généreux pour soutenir votre

cause, et bientôt triomphante, vous dicteriez des lois à ceux qui vous oppriment.

— Folies! rêves! murmura-elle.

— Quant à moi, mille fois satisfait de vous avoir servie, j'attendrais à vos pieds ma récompense d'un de vos sourires, je passerais mes nuits et mes jours à vous défendre, à vous adorer, ma belle souveraine. L'Italie tout entière vous admirant, les arts, les sciences, florissant par vous, dans ce pays adoré, où le soleil, l'amour, les fleurs, la nature entière jettent à l'envi leurs trésors. Quel sort comparable à celui-là? Ne le trou-

vez-vous pas merveilleux, et ne sentez-vous pas votre cœur battre à ces mots de gloire, de patrie, de couronne ?

— Mon cœur ne bat que pour vous, Léoncio. Tout ceci ne sont que des chimères, mais ce qui est vrai, ce qui peut l'être, c'est mon amour, c'est la résolution qu'il m'inspire. Si votre patrie vous réclame, je vous suivrai, renonçant, pour vous, à l'avenir qui m'attend, je serai votre femme, je la serai envers et contre tous. Je laisserai mon nom pour le vôtre et sans qu'un regret déshonore mon sacrifice. L'acceptez-vous? le voulez-vous?

— Jamais.

— Léoncio, mon Léoncio !

— Jamais, vous dis-je. Je serais le dernier des hommes si je permettais à une femme aimée de se perdre ainsi pour moi. Non, madame, non. Je vous quitte le cœur brisé, je vous quitte certain de mon malheur, car il me faut vous perdre pour rester honnête homme, pour rester digne de vous. Vous m'aurez bientôt oublié, au milieu des brillantes destinées qui vous attendent. Cette chimère que vous présentez à mes regards et dont j'ai bien de la peine à me détourner, ce séjour en Italie, avec vous, sans entraves, sera toujours devant moi ; il troublera le

peu de joie qui me sera réservée, s'il peut en être loin de vous. Ah ! Marie, que je vous aimais et que vous eussiez fait de moi un grand homme, si vous l'eussiez voulu !

Ils passèrent ensemble plusieurs heures, et ce long entretien, s'il varia de paroles, ne varia ni de pensées, ni d'espérances. Chacun avait la sienne, ou plutôt Léoncio tourna son espoir vers la position qu'on lui offrait, en abandonnant sans retour la princesse, tandis que celle-ci espérait encore le convertir à son opinion.

Anne resta étrangère à tout ceci ; elle s'en était fait la loi. Le temps fixé

pour l'absence de M. de Guise était passé, il ne parlait point de revenir, et la fière jeune fille se gardait de le rappeler, c'était déjà trop d'attendre. Ses lettres arrivaient toujours plus courtes et plus froides; enfin elles cessèrent tout-à-fait, l'inquiétude de la princesse devint à son comble.

Une aventure romanesque se passa à cette époque dans leur famille même et occupa toute l'Europe. Elle est assez étrange et assez intéressante pour être racontée, d'autant plus qu'elle ne fut pas sans influence sur l'avenir de la princesse Marie, et qu'elle décida l'action la plus importante de sa vie.

Épisode.

IV.

Monsieur, Gaston d'Orléans, frère de Louis XIII, avait épousé en premières noces une princesse de la famille de Montpensier, la plus riche héritière de

l'Europe, dont il eut une fille. Cette fille, connue dans l'histoire sous le nom de Mademoiselle, de la grande Mademoiselle (pour la distinguer de la fille de Philippe d'Orléans, frère de Louis XIV, qui portait le même titre), ou mademoiselle de Montpensier, du nom de sa mère, hérita de ses immenses biens, en fit depuis la fortune de la maison de Penthièvre, en les abandonnant aux bâtards de Louis XIV et de madame de Montespan, pour racheter la liberté de Lauzun, lequel la paya en ingratitude, ainsi que cela devait être.

Monsieur Gaston perdit sa femme

de très-bonne heure, il resta veuf et seul, et pour se consoler de cet isolement, il se mit à conspirer en permanence.

Chaque fois qu'une pauvre petite conjuration de trois personnes s'organisait, Monsieur en était le chef. Il plaçait les autres en avant, restait dans l'ombre, et au moment du danger, les abandonnait toujours. Une fois néanmoins, il prit moins bien ses mesures et faillit être arrêté. Prévenu à temps, il se sauva d'abord à Sédan, où le comte de Soissons et le duc de Bouillon organisaient une opposition constante, puis en Lorraine, où le duc le reçut

avec les honneurs dus à son rang, si ce n'est à son caractère.

Cette cour de Lorraine n'était pas riche, mais elle était gaie ; on s'y amusait fort, on y vivait presque sans étiquette, et de jeunes et belles princesses brillaient au premier rang d'une noblesse ancienne et distinguée, dont le duc était le chef plutôt que le maître. Il avait plusieurs sœurs, parmi elles, la princesse Marguerite se faisait distinguer par sa beauté, par sa grâce, plutôt que par son esprit. On ne trouvait point de parti pour elle en Europe, beaucoup l'avaient demandée, ceux-là elle n'en voulait point, d'autres lui au-

raient convenu, mais ceux-là ne songeaient point à elle. Elle était donc menacée de mourir fille, ce qui ne plaît pas davantage à une princesse qu'à une autre.

Quand Monsieur arriva, Monsieur, exilé, malheureux, il appela sur lui tous les regards, ceux de Marguerite plus encore que les autres. Le duc de Lorraine, malgré ses habitudes bourrues, se montra fort aimable pour le duc d'Orléans. Il lui donna des fêtes, il appela autour de lui, à Lunéville et à Nancy, les plaisirs et les festins. Marguerite était partout, Gaston la trouva charmante, il le dit, il le montra, et,

le lendemain, toute la cour le savait. La princesse ne fut pas la dernière à l'apprendre. Son plan fut bientôt formé. Le ciel lui envoyait là une bonne fortune inespérée. Bien qu'elle ne fût pas spirituelle, elle était adroite et rusée, ce qui se rencontre fort souvent. Devenir la femme de Monsieur fut bientôt le but de toute sa vie. La chose n'était pas facile; le roi et le cardinal, assez mal avec la Lorraine, verraient ce mariage de mauvais œil, son frère n'oserait pas la soutenir, tout en le désirant peut-être, elle était donc seule à lutter contre toutes les difficultés; elle ne désespéra pas de les vaincre, et bien-

tôt en effet, les hostilités commencèrent.

Monsieur la rencontra partout, armée des charmes les plus irrésistibles ; elle trouva, pour lui plaire, des armes cachées jusque-là dans son carquois, elle sut l'entraîner, le séduire, le tourmenter, se rendre nécessaire, indispensable, et lorsqu'elle le vit bien pris, elle se retira. Un matin, qu'il la cherchait dans les jardins, où elle avait coutume de se rendre, il ne l'aperçut point au lieu ordinaire. Comme il demandait ce qu'elle était devenue :

— La princesse, lui répondit-on, est renfermée aux Ursulines avec mademoi-

selle de Remiremont, son amie, pour y faire une retraite.

Cette nouvelle fut un coup de foudre ! Une retraite! pourquoi donc cette retraite, au moment où la cour était si gaie, où il avait eu tant de plaisir à la rencontrer ? Si elle eût fui à Remiremont, passe encore, le chapitre n'était pas inaccessible; mais les Ursulines ! pas moyen d'escalader le parloir, les grilles étaient si serrées qu'on ne pouvait voir à travers; le pauvre Gaston trouva la cour de Lorraine bien déserte et bien inhabitable.

— Ah ! répétait-il, que l'exil me semble une dure chose !

— Mais vous vous sentiez si bien ici, hier ?

— Croyez-vous ? c'est peut-être vrai ; aujourd'hui, j'y meurs de chagrin.

La princesse et le duc apprenaient tout, ils ne montraient pas leur joie, elle n'en était pas moins vive.

Quelques jours se passèrent ainsi. Le désolé prince courait du matin au soir autour du couvent. Enfin il avisa que les fils de France avaient le droit d'entrer dans tous les cloîtres, que les grilles tombaient devant eux, que la clôture la plus sévère se rompait à leur demande, et tout-à-coup il eut l'envie

la plus grande de visiter les filles de sainte Ursule.

Il se présenta. On l'attendait et tout était réglé d'avance. L'abbesse se présenta, lui fit une profonde révérence, son voile baissé, et, après mille remerciements de l'honneur qu'il daignait lui faire, lui déclara qu'il n'entrerait point.

— Comment je n'entrerai pas ! oubliez-vous qui je suis ?

— M'en préserve le ciel, monseigneur ! je sais tout ce que je dois à votre Altesse Royale ; mais il m'est défendu de l'introduire.

— Cependant, les fils de France, les

descendants de saint Louis ont des privilèges ..

— En France, Monsieur, en France; mais en Lorraine! Vous fait-on baiser la patène du côté du prêtre, comme à Paris? Vous encense-t-on avec un encensoir vide, comme à l'église de Notre-Dame? Tous les honneurs attachés à votre illustre nom nous sont étrangers ici; il en est de même pour ce couvent, et sans un ordre de mes supérieurs immédiats, je ne puis...

— Quel est votre supérieur immédiat, ma révérende mère?

— Le pape, monseigneur, répliqua-

t-elle avec une sorte de malice et en s'inclinant.

— Écrire à Rome ! je serais mort d'ici là. Voyons, ma mère, expliquons-nous. Je me soucie fort peu de vos grilles, de vos clôtures et de vos cellules, vous devez le penser. Vous êtes une femme d'esprit et je vais tout vous dire. C'est la princesse Marguerite qui m'appelle, je ne veux voir qu'elle seule. Priez-la de venir ici, je lui parlerai devant vous, mais au moins je lui parlerai, cela me donnera patience.

— La princesse est en retraite, monseigneur, et ne reçoit personne.

— Veuillez la prévenir que c'est

moi; elle fera peut-être une exception.

— Sans un ordre de monseigneur le duc de Lorraine, je ne dois admettre aucun homme près de son auguste sœur.

Gaston commençait à s'impatienter. Ces obstacles l'irritaient jusqu'au délire. Il eut bien de la peine à se contraindre et ne trouva pas de meilleur moyen que de tourner le dos à l'abbesse et de sortir du couvent.

Il rumina ses discours, il recommença ses promenades, fuyant la cour et le monde, et dépérissant à vue d'œil. Marguerite ne paraissait pas. Un

matin dans le parc, il rencontra madame l'abbesse de Remiremont son amie, celle qui s'était enfermée avec elle, en compagnie de quelques chanoinesses, il fut assez maître de lui pour courir à elle.

— Madame, lui dit-il, prenant à peine le temps de la saluer, comment donc êtes-vous sortie du couvent?

— Parce que ma retraite est finie, monseigneur.

— Et la princesse Marguerite?

— Elle y est restée.

— D'où vient cet amour du cloître?

— Elle y restera peut-être tout-à-fait.

Il pâlit.

— La princesse Marguerite religieuse! c'est impossible!

— Ah! monsieur, poursuivit l'abbesse les yeux au ciel, il est des moments dans la vie où l'on n'a pas à choisir.

Ils étaient seuls. Les chanoinesses se tenaient en arrière par respect.

— Que voulez-vous dire, madame?

— Je veux dire que mon auguste amie se trouve bien malheureuse dans le monde, et qu'elle pense à Dieu.

— A son âge!

— Si monsieur prend la peine d'y penser, il le comprendra sans peine. La

princesse Marguerite ne peut épouser qu'un grand prince et celui...

— Achevez, achevez !

— Non, Monseigneur, je ne sais pourquoi j'entretiens Votre Altesse de choses qui l'intéressent peu. Un instant de plus je trahissais le secret de mon amie, et c'est ce qu'une abbesse crossée et mitrée doit se permettre moins qu'une autre.

— Une indiscrétion de vous à moi n'en n'est pas une. Je pourrais peut-être servir la princesse dans ce qu'elle désire, si je le savais, vous avez pour garant ma parole de gentilhomme et

mon honneur de prince, parlez! parlez!

L'abbesse se fit ainsi prier longtemps, enfin elle permit à Gaston de lui arracher par lambeaux, avec bien de la peine, ce qu'elle appelait le secret de son amie. Elle convint que frappée de la bonne mine, du mérite de l'exilé, elle avait fui le danger auquel son bonheur devait succomber sans doute, qu'elle ne sortirait des Ursulines qu'après le départ de celui qu'elle craignait d'aimer, ne pouvant jamais lui appartenir.

Le prince ne se sentait pas de joie. Quoi ! la belle princesse Marguerite, la

perle des princesses, le craignait, le fuyait ! Quoi ! il était assez heureux pour qu'elle eût peur de le voir trop souvent ! Cette précaution lui sembla adorable et de ce moment sa résolution fut prise.

— Madame l'abbesse, ajouta-t-il, dites à la princesse qu'elle sortira bientôt des Ursulines, s'il ne tient qu'à moi de lui en ouvrir les portes.

Et sur-le-champ il se rendit au palais, demanda à voir le duc François et le supplia de lui accorder la main de sa sœur.

— Je suis en disgrâce, monsieur, cela est vrai, mais je n'en suis pas moins

le fils de Henri IV et le frère de Louis XIII, avec les gens de ma qualité ces choses-là finissent tôt ou tard, et je ne serai pas encore un trop mauvais parti.

François tressaillit d'aise, pourtant il se garda de le laisser voir.

—Vous m'honorez infiniment, monsieur, je ne sais comment témoigner ma reconnaissance, seulement permettez-moi de m'enquérir si vous avez la permission du roi votre frère.

— Non-seulement je ne l'ai point, mais il ne me la donnera jamais.

— Alors, monsieur, je ne puis commettre le crime de félonie, encourir

la vengeance de mon seigneur suzerain en déobéissant à ses ordres. Trouvez bon que je ne me mêle pas de cette affaire.

— Quoi ! vous me refusez !

— Je ne refuse pas, monsieur, cela serait de l'outrecuidance, j'ai l'honneur de vous dire que je ne puis rien savoir de tout ceci ! ma sœur est en âge d'être libre, Votre Altesse l'est également, nul n'a le droit de pénétrer leurs secrets. Je ne puis défendre ce que j'ignore, réglez-vous là-dessus et ne m'en parlez plus, je vous en conjure. Je ne saurais trop vous répéter néanmoins que je ne consentirai à cette

union, qu'après avoir reçu l'autorisation de Sa Majesté le roi Louis XIII. Ne l'oubliez pas.

Gaston comprit. On le laissait maître de disposer de lui, de Marguerite, mais on n'y voulait point paraître. Il ne lui en fallait pas davantage, ses dispositions furent bientôt prises. Madame de Remiremont fut chargée de demander une entrevue, qu'on lui fit désirer plus de huit jours. Son exaspération fut au comble, si cela eût duré quelques heures de plus, il eût mis le feu au couvent. Enfin il put voir la princesse, en présence de son amie, mais sans grille et sans voile. Elle parut devant

lui embarrassée, timide, rougissant, véritablement émue.

— Mademoiselle, lui dit-il sans préambule, je vous aime à me perdre la tête, je suis fils de France, il est vrai, mais je suis malheureux et exilé pour longtemps sans doute. Le roi mon frère s'opposera à notre union et la traversera de tout son pouvoir, le duc de Lorraine ne nous aidera en rien, pour que vous daigniez m'accepter il faut que vous m'aimiez aussi.

La princesse rougit encore, si c'est possible.

— Il faut vous résoudre aux persécutions, aux dangers, au mal-

heur peut-être. Je ne vous tromperai point pour vous obtenir. Si vous me repoussez, j'en mourrai de chagrin, mais je serai doublement fier de votre consentement si vous me le donnez dans les circonstances où je me trouve.

Mademoiselle de Lorraine resta muette.

— Vous ne daignez pas me répondre, vous ne m'aimez pas, tant de misères vous effrayent, je suis bien malheureux !

— Monsieur, si vous étiez à Saint-Germain, près du roi votre frère, dans les droits de votre naissance, je devrais vous taire ce qui se passe dans mon

cœur, mais ici dans votre exil, lorsque vous n'avez ni amis, ni espérances, je serais au contraire coupable de dissimuler. Je vous aime, monsieur, je vous aime depuis longtemps et voici ma main, si vous voulez bien la prendre.

La princesse disait vrai, elle aimait Gaston, non pas tout-à-fait avec le désintéressement qu'elle affichait, mais elle l'aimait suffisament pour être heureuse et pour le rendre heureux. Au comble de la joie, il couvrit sa main de baisers et ne reprit un peu de bon sens que pour arranger les préliminaires de son mariage.

— Je vais de ce pas écrire à la cour, pour ne pas recevoir de reproches, on me défendra de passer outre, je n'obéirai pas et plus tard on me pardonnera tout à la fois. Oh ! merci, merci, combien je vous aime !

Tout se passa juste comme il l'avait prévu. Richelieu entra en fureur et fit ordonner à Gaston par son frère de revenir. M. de Lorraine reçut par le même courrier la signification de *chasser* le prince de chez lui, et l'assurance formelle d'une vengeance terrible, en cas de rebellion.

— « Si la princesse de Lorraine » devient la femme de Monsieur, ajou-

» tait la dépêche, le roi ne reconnaî-
» tra jamais ce mariage, si M. le duc
» Lorraine avait la hardiesse d'y con-
» sentir, la perte de ses États serait le
» moindre châtiment qu'il pût atten-
» dre. »

Le duc François montra cette lettre à Monsieur.

— Je m'y attendais, répondit tranquillement celui-ci. Je suppose pourtant que vous ne me chasserez point.

— Je sais trop ce que je vous dois, Monsieur, et le roi reviendra sur cet ordre barbare, il ne m'obligera point d'y obéir.

— Je ne vous en demande pas da-

vantage, et je me charge du reste. Ne vous occupez point du roi, je ne vous donnerai pas beaucoup d'embarras, et avant peu, vous n'aurez rien à redouter de moi.

Épisode.

(SUITE.)

V.

Le même soir à huit heures, l'abbesse des Ursulines ouvrit son parloir; deux cavaliers enveloppés dans leurs manteaux s'y présentèrent, l'un était Gaston, et l'autre son confident l'abbé de

la Rivière qui devait plus tard jouer un si grand rôle du temps de la Fronde. La princesse Marguerite arriva avec madame de Remiremont, elle était émue et tremblante, s'appuya sur son amie et ne releva point son voile. Gaston eut peur.

— N'êtes-vous plus résolue, mademoiselle? lui demanda-t-il.

— Résolue à tout, répondit-elle.

— C'est cette nuit à deux heures, l'abbé de la Rivière nous mariera, c'est un service d'ami qu'il me rend, je ne l'oublierai jamais.

L'abbé s'inclina.

— Je viendrai ici accompagné de

deux de mes officiers : madame l'abbesse et madame de Remiremont voudront bien vous assister ; ensuite je vous emmènerai en mon logis et ni roi, ni cardinal, ni diable, ne vous arracheront de mes bras.

Jamais Monsieur n'avait parlé si résolument, il est vrai que le roi ni le cardinal n'étaient sur ses talons, et quant au diable, comme il ne le voyait point, il pensait qu'il n'y était pas non plus.

Le lendemain à son lever, monsieur de Lorraine entendit annoncer, avec une grande surprise, Monsieur et Madame, il se leva pour les recevoir ainsi

qu'il le devait et son premier mot fut.

— Que vais-je dire au roi ?

— Vous lui direz, mon frère, que j'aimais la princesse Marguerite, et que j'ai épousé la princesse Marguerite, vous lui direz que ce mariage s'est fait à votre insu et qu'on ne doit pas vous en rendre responsable, vous lui direz enfin, que je compte partir bientôt avec Madame, afin de lui ôter tout prétexte de vous tourmenter ; quant à moi, je ne lui écrirai pas.

Monsieur de Lorraine se montra des plus contrits et des plus étonnés ; cependant les mauvaises langues de la cour racontaient le mariage de Mon-

sieur, célébré la veille aux Ursulines, prétendirent qu'un des deux témoins ne montra pas le bout de son nez tant que dura la cérémonie, que ce même témoin offrit la main à Madame pour la conduire chez son nouvel époux, et qu'en la quittant il lui dit tout bas : — Adieu, ma sœur, soyez heureuse.

La nouvelle de ce mariage mit le cardinal dans une telle colère qu'on ne le connaissait plus. Louis XIII attaché à la reine par des liens qu'il détestait, ne pardonnait point à son frère de se choisir une épouse selon son goût ; comme tous les êtres impuissants, Louis XIII était envieux.

— Puisque M. de Lorraine ne veut pas chasser son beau-frère, s'écria le ministre, nous les chasserons tous les deux : dans quinze jours vos troupes seront devant Nancy ; en attendant, ce mariage est nul, de toute nullité, puisqu'il a eu lieu sans le consentement du roi, et nous allons le casser tout-à-l'heure.

Les évêques de France consultés, furent tous, comme de raison, de l'avis de son Éminence ; le seul abbé de S. Cyran, reconnut le mariage bon et valable, il fut conduit à Vincennes.

Monsieur, à la première nouvelle de ce siége et selon sa louable habitude,

eut peur, non pas des boulets et des coups de sabre, Monsieur était brave comme un fils d'Henri IV, mais des reproches, des prisons et des colères du cardinal. Son amour pour Madame commençait déjà à se refroidir, chez cet homme, rien n'était durable que l'irrésolution ; il trouva des prétextes et parvint à se rendre en Flandre.

— Ma sœur, dit M. de Lorraine, vous l'avez voulu, maintenant vous vous défendrez toute seule ; votre mari a gagné pays, quant à moi j'ai bien assez de protéger le mien.

— N'ayez souci, monsieur, mainte-

nant que je suis la seconde dame de France, je n'ai pas peur des Français.

Cependant l'ennemi était devant la ville, les menaces arrivaient de toutes parts, l'ordre était de prendre la princesse morte ou vive ; elle finirait certainement ses jours à la Bastille ou aux îles Sainte-Marguerite. Elle n'hésita plus, et se décida à rejoindre son mari à Mons. L'exécution n'était pas facile, l'armée entourait Nancy de tous côtés : on ne laissait pas passer un chien sans s'informer d'où il venait. Madame eut une grande conférence avec son frère, à la suite de laquelle il envoya demander un passe-port pour sortir de

Nancy avec trois de ses gentilshommes et aller à un autre lieu. Le passe-port lui fut accordé.

Le même soir, Madame était entourée de ses femmes; elle essayait des habits d'homme, auxquels elle n'était point accoutumée. On lui donna une perruque blonde, elle ne *venait* pas bien, selon l'expression de Mademoiselle, elle en prit une autre de la couleur de ses cheveux, mais cela lui fit paraître le visage si blanc, que l'illusion devenait impossible. Elle se barbouilla de suie, mit l'épée au côté et prit autant que possible les allures cavalières. Elle se rendit dans cet équi-

page aux Ursulines, où les religieuses chantaient matines, se fit ouvrir les portes de l'église, ce qui effraya fort les religieuses de voir un homme à cinq heures du matin dans leur couvent. C'était pour dire adieu à madame de Remiremont son amie.

— Mes sœurs, leur dit-elle, priez pour moi, car je vais être en grand péril.

Elle sortit ensuite, son frère l'attendait à la porte, ils passèrent tout au travers de l'armée du roi qui ne leur dit rien, jusqu'au quartier de M. Châtelut Barlat, maréchal-de-camp. On les fit tous descendre et on voulut voir

le passe-port. Madame était transie de peur.

— Mon Dieu! pensait-elle, ils vont me reconnaître et c'est fait de moi.

Elle se trouva bientôt rassurée, car au moment où son frère remontait en voiture, elle restait un peu en arrière.

— Que fait donc ce malandrin de page, s'écria l'officier de service : veux-tu marcher, polisson!

Et joignant le geste à la parole, il lui donna un coup pied dans l'endroit le plus commode pour le faire avancer.

Madame comprit qu'elle n'était pas reconnue ; et jamais compliment, dit-

elle, jamais harangue, ne lui firent autant de plaisir à recevoir que ce coup de pied.

Quand ils furent à trois lieues de Nancy, Madame monta à cheval sur une pie, qu'elle a conservée jusqu'à sa mort comme un souvenir de ses hauts faits. Elle se sépara de Monsieur son frère, et s'en alla droit à Thienville, de là elle envoya un de ses gentilshommes au gouverneur et se coucha sur l'herbe à la porte de la ville. Elle était si lasse qu'elle ne pouvait plus se tenir à cheval. Pendant qu'elle attendait son gentilhomme, la sentinelle de la porte raillait et se moquait d'elle.

— Oh ! jeune cadet, tu n'es donc pas accoutumé à la fatigue ? Il faudra t'y faire cependant, dans quel sac de charbon es-tu tombé? tu ressembles aux ramoneurs de Savoie.

Le fait est que madame ressemblait à tout excepté à une princesse, à une belle-fille de Henri IV, à une tante de Louis XIV.

Le gouverneur apprenant que c'était elle, la vint quérir ; dès qu'elle fut dans la ville, sa femme lui prêta des habits, on la débarbouilla et il n'y parut plus.

Thienville était alors à l'Espagne.

Madame alla de là rejoindre Monsieur à Bruxelles, où elle trouva aussi Marie de Médicis exilée par son fils.

Cette histoire tournait toutes les têtes, on la racontait partout ; les princesses de Gonzague si proches de l'héroïne, ne furent pas les dernières à la savoir et à la commenter.

— Ma sœur, disait Marie, si je faisais comme la princesse Marguerite, si je me déguisais en homme, et que je partisse avec Amalfi pour aller reconquérir Mantoue.

— Ah ! ma sœur, répondait Anne, vous ne sauriez pas courir à cheval et

vous êtes trop poltronne; c'est bien plutôt à moi de suivre ainsi M. de Guise.

Bénédicte.

VI.

Cependant l'archevêque de Rheims resta en sa ville quinze jours, ainsi qu'il l'avait promis ; au bout de ce temps la patience lui échappa, il prit ses chanoines en haine, sous prétexte qu'ils le

tourmentaient pour qu'il officiât pontificalement, ce qu'il se serait bien gardé de faire dans la position où il se trouvait. Il ne reçut personne, pour éviter les harangues auxquelles il eût fallu répondre d'une manière ou d'une autre. Il arpenta son palais du matin au soir, le visita jusqu'au dernier recoin ; enfin lassé de cette vie insupportable, un matin par un beau soleil, il se fit donner ses habits de cavalier, fit conduire deux chevaux à la petite porte du jardin et, suivi d'un seul de ses gens en qui il avait toute confiance, se mit à galoper tout droit devant lui. Lorsqu'il eut fait une centaine de pas, il s'arrêta

court, appela son laquais et lui demanda s'il saurait le conduire à l'abbaye d'Avenay.

— Parfaitement, Monseigneur, répondit cet homme, seulement votre grandeur n'y entrera pas sous ce déguisement.

— Pourquoi cela?

— L'abbesse actuelle est fort sévère, et ne reçoit personne qu'à bon escient.

— Je me nommerai, répondit le prince.

— Oh ! c'est différent, Monseigneur, alors les portes s'ouvriront.

Ils reprirent leur marche en silence,

et jusqu'à leur arrivée à l'abbaye le prince ne prononça pas un mot.

Il faisait une de ces belles journées de juin, par lesquelles tout renaît dans la nature. La jeune abbesse se promenait seule dans son jardin ; elle pensait à sa sœur, dont le silence l'inquiétait, elle pensait aussi involontairement à bien d'autres choses, à ce monde qu'elle ne connaissait pas, à la cour qu'elle n'avait jamais vue, à ces cavaliers si galants se dévouant au service des dames et puis elle soupirait, elle regardait sa robe de bure et sa guimpe ensevelissant ses jeunes appas, et répétait d'un ton dolent :

— Ah! si j'avais attendu ma sœur Anne!

Bénédicte était belle, je l'ai dit : d'une de ces beautés étranges et singulières que l'on regarde presque avec frayeur, tant on craint de les voir se flétrir sous vos yeux. La délicatesse de sa santé, ses souffrances contenues et cachées, avaient mis sur ses joues une pâleur de marbre et presque éteint le feu de ses yeux. Cette nature ardente, passionnée, tendre, rêvait à l'abri du cloître des jouissances et des sentiments inconnus. Comme la princesse Anne et par un mobile différent, elle exagéra les austérités et les devoirs de son état.

Anne voulait savoir, Bénédicte voulait aimer.

Or, il arriva que ce soir-là justement, émue par la lecture d'un de ces ouvrages mystiques qui suent l'amour par tous les pores, son esprit s'envola plus que de coutume encore au-delà de ces murailles qui la renfermaient. Elle osa même approcher son voile levé, d'un petit guichet qui donnait sur la route.

Il n'y avait personne d'ordinaire, mais c'était l'espace, c'était la liberté, elle enviait le sort des petits oiseaux sautant au milieu des cailloux, pour y chercher les grains tombés des arbres voisins.

— Oh ! si j'avais des ailes, répétait-elle souvent.

Tout-à-coup des pas de chevaux se firent entendre, ils approchaient des murs de l'abbaye. Une visite sans doute ! un messager de ses sœurs peut-être ! Bénédicte ne résista point à la curiosité, elle demeura.

C'était un jeune homme et son laquais, un jeune homme plus beau que tous les anges des tableaux de la chapelle, habillé de satin et de velours, conduisant son cheval avec une grâce parfaite, et qui semblait d'une tristesse profonde.

En passant devant le guichet il s'ar-

rêta. Ce délicieux visage, aussi blanc que les mousselines qui l'entouraient, encadré dans les lianes et les guirlandes de lierre tombant sur la muraille lui fit l'effet d'une apparition.

— Oh! la belle créature, pensa-t-il. Je ne m'étonne plus si l'abbesse ferme si hermétiquement les grilles, ayant de tels trésors à garder; mais voilà comment on trompe les ordonnances.

Les couvents d'alors ne ressemblaient point à ceux d'aujourd'hui; les mœurs n'étaient pas les mêmes. Ce qui nous paraît inconvenant, presque sacrilége, était à cette époque une de ces cho-

ses dont on ne parlait point tant elles se représentaient souvent. Toutes les religieuses , même les plus sévères, même les Carmélites, recevaient des hommes au parloir. Non pas des parents, non pas même des amis, mais des étrangers, des indifférents ; derrière les grilles se tenait un salon. Dans les abbayes royales les facilités étaient encore plus grandes. Les abbesses surtout, presque toutes filles de grandes maisons,souvent princesses, avaient leurs habitudes comme dans le monde. Leurs domestiques étaient nombreux. Elles sortaient à volonté et ne semblaient point assujetties aux règles.

Dans leur appartement particulier, elles recevaient les seigneurs et les courtisans à toutes les heures et même dans la soirée. Elles mangeaient à part, servies par leurs officiers et sans que rien dans leur ordinaire rappelât les pitances de la communauté. Elles allaient à la cour, aux eaux. Ne vit-on pas plus tard, bien des fois à Versailles, madame de Mortemart, abbesse de Fontevrault, au moment où les amours de sa sœur madame de Montespan et de Louis XIV scandalisaient l'Europe? Elle se trouvait en tiers avec eux, et nul ne pensait à la critiquer.

Lorsque madame d'Avenay vit le

beau cavalier s'arrêter, elle rougit et se retira, ferma le guichet, et courut sans savoir pourquoi vers son appartement, comme si elle eût été poursuivie. Elle ordonna de ne laisser monter personne. Au même moment la cloche de la grille retentit à tour de bras.

— Qui sonne ainsi ? demanda-t-elle à sa porte-croix, qui se trouvait dans sa chambre.

Celle-ci, jeune personne rusée, spirituelle et rieuse, risqua un œil.

— Madame, c'est un beau seigneur.

— Oh! mon Dieu, c'est le mien, pensa-t-elle, que peut-il me vouloir ?

Et son cœur se mit à battre.

— Entendez-vous ce qu'il dit?

— Non, madame, il parlemente. La tourière exécute vos ordres et refuse de le laisser entrer; il insiste. La sœur Brigitte branle la tête comme dans les grandes occasions. Oh! la voilà qui appelle un des gens de madame, elle en a bien long à lui raconter; c'est égal, nous allons tout savoir.

L'abbesse s'était cachée derrière son rideau comme une petite fille en pénitence, la curiosité la dévorait cependant.

— Oh!... oh! le beau seigneur, est-il parti?

— Je ne le vois plus, madame, mais il me semble que j'entends piafer son cheval.

Les jeunes filles ont l'oreille bien fine, à l'endroit des chevaux des jeunes seigneurs.

Le valet de chambre de l'abbesse entra en ce moment ; il annonça l'arrivée d'un envoyé de madame la princesse Anne de Gonzague.

— Un envoyé de ma sœur. Ah ! qu'il entre, s'écria Bénédicte, heureuse peut-être de trouver un prétexte pour rétracter son ordre. Ma sœur Anastasie, laissez-nous.

La sœur poussa un gros soupir, croi-

sa ses bras sur sa poitrine, baisa dévotement l'anneau abbatial et rentra dans la clôture. Au même instant on introduisit Henri de Guise.

Quelqu'accoutumé qu'il fût à des positions difficiles, il eut un moment d'embarras en présence de cette charmante jeune fille qui ne trouvait pas un mot à lui dire et qui n'osait pas lui demander son nom.

— C'est ma cousine aussi, pensa-t-il, bien que je ne la connaisse point. Mais c'est égal, ne nous nommons pas et voyons-la venir.

— Monsieur, lui dit-elle enfin, vous m'êtes envoyé par ma sœur ?

— Oui, madame.

— Vous m'apportez une lettre d'elle ?

— Non, madame.

— C'est donc un message verbal ?

— Non, madame.

— Eh bien alors !

— Je viens vous parler d'elle.

L'abbesse rougit.

— Je ne vous comprends pas, monsieur.

Henri de Guise rencontra ce regard si pur et si calme, ce regard qu'aucune passion n'avait altéré, et tout-à-coup, selon la fougue de son caractère et l'in-

constance de ses goûts, il se dit qu'une pareille beauté valait bien qu'on pensât à elle.

—Et moi qui venais lui parler d'une autre. C'est, par Dieu! d'elle seule que je veux m'occuper; Anne n'en saura rien, et d'ailleurs, pourquoi m'a-t-elle forcé de partir?

Il est certain que de pareils amants devraient se garder dans la poche.

— Madame, reprit-il, je suis un ami de la princesse Anne Elle daigne m'obliger à en prendre le titre, malgré la distance qui nous sépare. Vous a-t-elle jamais nommé Léonio d'Amalfi, le fils de sa dame d'honneur?

— Oh! oui, souvent, répliqua l'abbesse avec joie.

— C'est moi.

— Elle vous envoie vers moi?

— Oui, madame, pour vous entretenir de son mariage projeté et savoir votre avis.

— Anne se marie?

— Du moins elle l'espère, et le rang de monsieur le duc de Guise....

— Jésus-Dieu! un archevêque, reprit la jeune abbesse en se signant.

— Rassurez-vous, madame, il ne l'est plus; les bulles de dispenses sont en route.

— Ah! mon pauvre cousin, s'écria-

t-elle, je respire pour lui, il est donc libre enfin !

— Jusqu'à ce qu'il s'enchaîne de nouveau.

— Mais ce mariage, monsieur, est-il bien sage pour ma sœur ? On dit notre cousin bien étourdi.

— Ce sont des calomnies, madame.

— On lui prête des choses !...

— A qui ne prête-t-on pas ?

— A ceux qui n'ont rien, à ce que prétend mon vieil aumônier ; et monsieur de Guise est querelleur, monsieur de Guise est libertin, monsieur de Guise est effronté.

— Miséricorde ! quel portrait, madame. Ceci n'est point charitable au moins.

— Monsieur, je m'en confesserai, si toutefois c'est une médisance. Il s'agit de ma sœur Anne, de son avenir, de son bonheur, je n'en saurais prendre trop de soin. Que me reste-t-il à moi, si ce n'est le bonheur des autres?

Bénédicte soupira encore, elle soupirait souvent.

— Vous ne conseilleriez donc pas à mademoiselle la princesse Anne d'épouser M. de Guise ?

— C'est beaucoup dire, monsieur.

Et puis ma sœur l'aime peut-être, et si elle l'aime, c'est différent.

— Je crois en effet, qu'elle l'aime, répliqua Henri, ne pouvant se défendre d'une légère émotion.

— Alors je n'ai rien à répondre, rien à reprendre! On assure qu'un amour contrarié fait mourir, on assure également qu'un amour satisfait passe vite, ce n'est pas une pauvre ignorante recluse, qui doit donner des conseils sur ces matières-là.

— Elle est adorable! se dit le jeune homme, et j'ai grande envie de lui apprendre un peu cette science qu'elle ignore. Par le Balafré! j'essayerai. Mon

Dieu! qu'elle a de belles mains! décidément elle est plus belle que ses sœurs. Le difficile est de rester ici.

— Vous vous taisez, monsieur, vous êtes donc convaincu?

— Je me tais, madame, parce que je ne sais comment aborder le second sujet de ma visite.

— Suis-je donc si effrayante, ou ce que vous avez à m'apprendre est-il si dangereux?

— Très-dangereux, en effet, car vous me refuserez peut-être, et alors je suis un homme perdu. Je me suis battu en duel.

— Ah! monsieur! c'est bien mal!

— Je le sais, mais l'honneur est impérieux parmi nous. J'ai blessé mon adversaire, on me cherche, et si vous ne daignez me donner un asile, c'en est fait de moi.

— Vous venez de la part de ma sœur?

— Non, madame, répondit-il hardiment, et dût cet aveu m'enlever votre estime, je ne vous tromperai pas plus longtemps.

— Qui êtes-vous donc alors? demanda l'abbesse, en se levant avec beaucoup de dignité.

— Léoncio d'Amalfi, madame! Je me suis échappé après mon combat,

sans revoir mes maîtresses, elles ignorent même où je me trouve. Le hasard m'a conduit dans ce pays, que je ne connais pas, j'ai entendu parler de vous, j'ai pensé que mon nom, celui de la princesse Anne, me serviraient d'introducteur, j'ai entendu dire combien vous êtes bonne et que vous n'auriez pas la cruauté de me livrer aux bourreaux. Voilà tout, suis-je donc si coupable, et ne me ferez-vous pas grâce en faveur de mon repentir et de ma franchise ?

Bénédicte baissait les yeux et réfléchissait.

— J'écrirai à ma sœur, dit-elle enfin.

— N'en faites rien, au nom du ciel! mon asile ne serait plus en secret, on m'en arracherait bientôt, et vous seriez peut-être compromise.

— C'est vrai. Pourtant, monsieur, je ne puis ainsi, sans vous connaître... sans être sûre... vous introduire

— Vous vous défiez de moi, madame. Eh bien! je pars, je vais de moi-même au devant de ceux qui me cherchent et lorsque ma tête sera tombée sous la hache, vous serez forcée de me croire!

Tous les stratagèmes étaient bons,

avec une personne aussi ignorante que Bénédicte, elle fit un mouvement d'horreur, et étendant les bras vers le prince qui cherchait déjà la porte.

— Restez! restez! s'écria-t-elle, si vous avez de mauvais desseins sur les filles du Seigneur, puisse-t-il vous les pardonner et vous empêcher de les accomplir! Je donnerai des ordres pour qu'on vous installe dans le bâtiment des étrangers, il ne s'y tient personne en ce moment. Une de mes sœurs, muette comme les murailles, aura soin de vous, vous n'en sortirez point, pour ne pas être vu. Renvoyez votre laquais si vous en êtes sûr, sa présence pourrait

donner des soupçons. Descendez par ce degré, et elle ouvrit une petite porte cachée. Il vous conduira hors de l'abbaye, chacun vous croira parti, en entendant les pas de vos chevaux. Vous remonterez ensuite et vous attendrez que je vous appelle. Allez vite et ne vous trompez pas.

Le duc de Guise bénit son étoile et se sentit tout joyeux de cette aventure, qui commençait si bien. Le mystère a un grand charme pour les imaginations vives, l'idée d'être ainsi caché par une charmante abbesse, jeune, innocente, dont le cœur n'avait jamais parlé, lui donna une palpitation. Il

exécuta de point en point les instructions de la princesse, et quand il vit la belle main blanche, entr'ouvrir la porte, en lui faisant signe de rentrer doucement, il ne se souvint plus d'Anne de Gonzague, il lui sembla qu'il aimait Bénédicte, qu'il ne pouvait aimer qu'elle.

— Venez, venez, monsieur d'Amalfi, voici la sœur Anastasie, en qui j'ai toute confiance, qui va vous conduire *chez vous*, nul excepté elle et moi ne connaîtra votre présence ici, vous y resterez jusqu'à la fin des poursuites, et vous aurez soin de nous dicter ce que nous devons faire pour les activer.

— Bien, madame. J'ai donné mes instructions à mon laquais, il m'apportera de temps en temps des nouvelles.

Un couloir conduisait au nouveau gîte du prince ; au moment d'en franchir la porte, il se retourna.

— Pourrai-je avoir l'honneur de présenter quelquefois mes hommages à madame?

— Certainement, quand je serai seule. Nous parlerons de ma sœur.

Sentait-elle donc déjà qu'elle avait besoin d'un bouclier?

L'appartement, préparé à la hâte, était cependant très-propre, ils avaient

traversé pour s'y rendre une manière de passage secret.

— C'est par ici, monsieur, dit la gentille sœur, c'est par ici seulement que vous pénétrerez chez madame, de la sorte on ne vous verra point. Prenez bien garde au moins !

— A quelles heures madame est-elle seule d'ordinaire ?

— Le soir, monsieur, presque chaque soir.

— Je vous remercie, ma sœur, je ne l'oublierai pas.

Les fenêtres donnaient sur le jardin particulier de l'abbesse et des étrangers, il n'y venait personne. La vue

était peu gaie, mais, avant de le quitter, Anastasie montra au jeune homme une grande pile de volumes, qui n'étaient rien moins que le grand Cyrus.

— Cela vous amusera, dit-elle.

Le loup dans la bergerie.

VII.

Ainsi qu'on le suppose, M. de Guise dormit peu. La hardiesse de son entreprise lui prêtait un double charme, et le désir de réussir était devenu maintenant sa plus chère pensée. Bé-

nédicte lui semblait adorable. Il n'avait pas osé retourner chez elle, bien qu'il en eût grande envie, et tout en feuilletant les pages sempiternelles de Cyrus et de Mandane, son imagination lui représentait la charmante proie qu'il allait saisir.

— Anne m'a renvoyé, se répétait-il pour apaiser ses légers remords. Et puis cela n'empêchera pas notre mariage, au contraire.

Cet *au contraire* était bien digne d'un homme dont le cœur gisait dans les sens, et qui ne se laissait en toutes choses guider que par eux. Il ne songeait point au mal qu'il pouvait faire,

à cette existence si pure, qu'il allait troubler, à ce cœur si tendre et si naïf qu'il allait briser.

— Bah ! elle se consolera.

Ces paroles épouvantables, avec lesquelles on fait tant de victimes lui semblèrent la meilleure excuse du monde en cas de réussite. Il se leva, s'habilla avec soin et attendit.

Vers dix heures, Anastasie entra timidement, après avoir frappé deux fois. Elle le salua d'un ave et d'un signe de croix, auquel il répondit par un sourire.

— Voulez-vous déjeuner, monsieur ?

— De grand cœur.

— Voici ce que j'ai pu dérober de mieux à l'office de madame l'abbesse, j'espère que ce n'est pas un péché, puisque c'est elle qui me l'ordonne.

— On doit obéissance à ses supérieurs. A-t-elle bien passé la nuit, madame l'abbesse ?

— Pas trop bien, elle a toujours eu peur qu'on ne vînt forcer l'abbaye pour vous prendre.

— Oh ! cela n'ira pas jusque-là, Dieu merci ! quand la verrai-je ?

— Ce soir. Elle craint que vous ne vous ennuyiez beaucoup et vous en fait ses excuses, mais il n'y a pas moyen de

faire autrement, la sûreté avant tout.

La bonne petite Anastasie tint compagnie fidèle à l'hôte de madame, pendant son repas. Elle l'amusa fort de son bavardage de couvent, des grands événements du cloître et des révolutions successives arrivées dans son gouvernement.

— Nous avons changé d'aumônier. A propos d'aumônier, j'oubliais, monsieur. Madame m'a chargée de vous demander si la société du sien vous serait agréable, il est fort instruit, il a de l'esprit, et joue à tous les jeux, particulièrement à l'hombre et il vous distrairait beaucoup Cependant madame

n'a pas voulu le prévenir sans votre consentement.

— Qu'elle s'en garde bien! Je préfère rester seul, comme un oiseau en cage, plutôt que d'accepter un confident de plus, fût-ce mon propre père, les agens du cardinal sont si adroits.

— Ah ! cela fait frémir !

Après avoir causé, tourné, préparé tout ce qui pouvait être nécessaire au captif, la sœur se retira. Il réfléchit une ou deux heures sans trop d'ennui, mais ensuite les bâillements le prirent et il commença à compter les solives du plafond.

— Que de dédommagements vous

me devez, madame l'abbesse, et combien je vais m'ennuyer pour vous! Chaque minute est une goutte de plus ajoutée à l'ambroisie que me versera votre main.

A cette époque on pensait même mythologiquement.

La journée s'écoula pourtant, avec l'intermède du dîner, et le soir enfin, la porte fut ouverte.

— Madame vous attend, monsieur.

Ces paroles sacramentelles lui annonçaient le ciel en perspective. A son aspect, Bénédicte rougit beaucoup, elle ne se leva point et lui montra du doigt un pliant, assez loin d'elle. En sa dou-

ble qualité de princesse et d'abbesse, c'était déjà beaucoup d'honneur qu'elle lui faisait. Henri sourit dans sa barbe.

La soirée se passa comme un éclair. L'abbesse était une de ces femmes chez lesquelles il reste toujours quelque chose à découvrir. Elle ne se montrait point tout d'un coup, elle se déroulait petit à petit, si l'on peut s'exprimer ainsi, non par calcul, elle en était incapable, mais par timidité. Elle se craignait elle même, elle craignait les autres, l'autorité qu'elle exerçait n'avait même pu la rendre hardie. Henri en eut bientôt la tête tournée. Adroit, entreprenant, fascinateur, il dardait ses

prunelles bleues jusqu'au fond de cette âme sans défense, il voyait clairement les progrès de la séduction, et comptait pour ainsi dire les battements d'un cœur qui ne savait ni combattre, ni feindre.

Un étonnement naïf se peignait dans les regards de Bénédicte, à l'aurore de ce sentiment imprévu qui s'annonçait si doucement, dont les impressions étaient si délicieuses. Elle l'écoutait avidement, elle l'interrogeait, elle devinait la réponse avant qu'il eût parlé. Quand il fallut se quitter, lorsque l'horloge eut sonné minuit :

— Déjà ! dit-elle.

— C'est l'heure à laquelle on arrive à l'hôtel de Nevers, continua le duc.

— Ah ! je ne verrai jamais l'hôtel de Nevers , poursuivit l'abbesse avec un triste sourire.

— Pourquoi, madame ? n'êtes-vous pas libre de vous y rendre quand il vous plaira ? Un congé est-il si difficile à obtenir ?

— Il faudrait toujours revenir ici et alors ce serait bien plus triste encore. Non, je ne sortirai pas d'Avenay.

Le lendemain, les jours suivants se passèrent de la même manière, seulement les entrevues étaient plus fré-

quentes et plus longues, la jeune fille ne se reconnaissait plus, sa vie était changée, un vaste horizon s'ouvrait devant elle, elle se sentait plus forte, plus fière, elle se sentait heureuse sans savoir pourquoi. Les arbres, les fleurs, les étoiles, tout avait pour elle un langage, muet autrefois. Elle priait avec ferveur néanmoins, car pas une pensée mauvaise ne ridait la face de son âme, lac tranquille et pur dont les ondes claires ne troublaient jamais le fond. Si elle aimait, c'était à son insu, c'était sans but, sans espérances coupables, sans qu'une seule fois la pesanteur de sa chaîne lui eût semblé difficile à sou-

lever. Nature tout exceptionnelle, Bénédicte n'avait de son siècle que les qualités, elle devait vivre à l'ombre du sanctuaire, car Dieu seul pouvait la satisfaire et la comprendre.

Pendant ce temps Henri vit quelquefois son laquais, caché dans les environs, et le chargea de ses messages pour la princesse Anne, afin qu'elle ne conçût pas de soupçons. Le laquais, bien endoctriné, rapportait également les lettres de Paris, auxquelles il fallait toujours des réponses. Aucune, on le suppose, ne portait la date d'Avenay. Les progrès qu'il faisait étaient rapides, il touchait bientôt, croyait-il, au terme

de ses vœux, il s'enivrait lui-même du bonheur qui l'attendait. Et se répétait cent fois par jour :

— Qu'elle est belle,qu'elle est charmante ! et combien je l'aime !

M. de Guise connaissait bien des choses, il avait pénétré tous les mystères du cœur des dames de la cour, mais il ignorait un cœur simple, tendre, plein de dévouement et de piété, il ignorait la force qu'une âme croyante trouve au pied de l'autel, il arracha brusquement le voile qui couvrait le précipice, et dès que Bénédicte en eut sondé la profondeur, elle ne pouvait plus y tomber.

Depuis plus de six semaines ils vivaient ainsi. Henri amoureux jusqu'au délire des sens, chassant ses pensées importunes et ne voyant plus que le nouvel objet de son caprice; la jeune fille préoccupée, rêveuse, songeant jour et nuit à cet homme, dont le souvenir l'obsédait, qu'elle appelait un ami, faute de trouver dans sa pensée un autre nom à lui donner, l'aimant de toutes les forces d'une passion concentrée, ignorante, et ne sachant même pas ce que c'était que l'amour.

Une nuit, la chaleur était excessive, le rossignol chantait ses gammes étincelantes au milieu du feuillage, les fleurs

prodiguaient leurs parfums, la lune étendait sur la pelouse sa lumière mélancolique, et les étoiles scintillaient comme des diamants. Un ruisseau de cristal traversait le jardin de l'abbaye allant se perdre au fond des bois, et le bruit de son murmure accompagnait doucement les trilles de l'oiseau amoureux. La nature entière conviait à aimer, c'était une de ses plus splendides fêtes, une de celles où elle nous appelle chaque jour et que nous dédaignons, ingrats que nous sommes, qui nous trouvent indifférents et blasés.

Bénédicte, en simple et longue robe blanche, débarrassée de ses voiles, res-

tait à la fenêtre et respirait la vie par tous les pores. L'envie lui vint de descendre au bord de ce ruisseau, si joli, et de se perdre dans ces allées argentées par la lune, en rêvant des joies indéfinies, en rappelant les paroles de Léoncio, en tâchant de se cramponner à cette terre, qui lui semblait si belle et qu'elle avait tant peur de quitter.

Elle descendit doucement les degrés, craignant d'éveiller quelqu'un, ne se croyant pas observée, et bientôt son pied d'enfant foula le sable autour du gazon. Elle marcha longtemps les yeux baissés, dans un état de quiétude déli-

cieuse, étonnée et ravie tout à la fois de ses impressions nouvelles. Au moment où elle entrait dans la partie sombre du petit bois, elle crut entendre un mouvement dans le feuillage. Elle ne s'effraya pas. Cette sorte de parc, réservée à elle seule, eutourée de murailles d'une hauteur inaccessible, n'avait d'autre issue que l'abbatiale, nul n'y pouvait pénétrer. Elle ne fit donc qu'une légère attention et continua sa route jusqu'à un banc, au bord du ruisseau, où le rossignol avait établi son nid dans les grands arbres de la futaie. Les rayons de la lune tombaient à travers les feuil-

les sur les cascatelles, c'était un vrai sanctuaire pour une causerie d'amanst. Bénédicte n'y resta pas longtemps seule.

Les fenêtres de M. de Guise ouvraient sur le parterre, on le sait, lui aussi il cherchait la fraîcheur, lui aussi il se rappelait les entretiens de la soirée. Il vit la longue robe blanche de l'abbesse se découper sur la pelouse, il la suivit des yeux dans sa promenade rêveuse et eut bien vite pris la résolution de la rejoindre, l'occasion s'offrait trop belle pour qu'il la dédaignât. En trois sauts il fut sur ses traces, prenant une autre allée, il arriva derrière elle,

un peu après qu'elle fut assise, et il eut bien soin de lui dire à voix basse :

— N'ayez pas peur, madame, c'est moi.

De la sorte, il ne craignait plus la surprise.

— Vous, monsieur d'Amalfi ! ici, à cette heure !

— Oui, madame, et ce n'est pas la première fois, je passe une partie de mes nuits sous cet ombrage.

— Vous eussiez dû vous éloigner en m'apercevant.

— Je n'en ai pas eu la force. D'ailleurs, pourquoi ? Ne m'est-il pas permis de vous voir, de vous parler ?

— A cette heure !

— Qu'importe l'heure lorsqu'on se connaît si bien !

— Sous ce costume !

—Ah ! madame, que vous êtes belle ainsi ! quelles illusions enchanteresses vous faites naître dans mon âme.

— Comment ?

— Vous voilà débarrassée de vos chastes voiles, semblable à une jeune fiancée, attendant son bien-aimé. Hélas ! hélas ! quand je pense que si vous vouliez, il en pourrait être ainsi.

— Moi ! Vous oubliez donc...

— Je n'oublie pas que vos vœux vous furent arrachés par la volonté d'un père, que vous les avez prononcés à un

âge où vous en ignoriez les conséquences. Je n'oublie pas que le saint père peut les casser, qu'un mot de vous au légat, appuyé par votre cousin de Guise peut vous rendre à la liberté. Ah ! si vous vouliez, si vous vouliez !

Le cœur de Bénédicte ne battait plus, un nuage passait sur ses yeux, sans l'appui d'un arbre placé derrière elle, elle serait tombée à la renverse. Pour la première fois l'idée de la liberté, du bonheur, du mariage *possibles* se présentait à elle. Elle contempla un instant cet éblouissant mirage, puis tout-à-coup, un froid mortel pénétra jusqu'à son cœur, elle sentit que c'était

un rêve et le repoussant de toutes ses forces, elle murmura :

— Non ! non !

— Pourquoi non, Bénédicte? reprit le tentateur, en s'asseyant près d'elle, pourquoi non ! n'avez-vous donc plus le désir de voir le monde, le désir de me voir, moi, à qui vous avez donné votre amitié ! Bientôt sans doute il me faudra vous fuir, il le faudra, pour votre repos et pour le mien. Je ne puis rester éternellement caché dans les murailles de cette abbaye, ce serait compromettre votre réputation, car on finira par me découvrir, je partirai et nous ne nous reverrons plus.

— Vous ne me connaissez pas, Léoncio, répliqua-t-elle avec une ineffable mélancolie, vous ne savez pas quelle âme est la mienne, et combien il lui faut peu de chose pour vivre. Cachée depuis ma naissance à l'ombre des autels, j'ai d'abord aimé le souvenir de ma mère, que j'avais perdue, jusqu'au moment où j'ai été séparée de ma sœur; depuis que je ne l'ai plus, son souvenir me suffit, et lorsque vous m'aurez quitté, le vôtre planera au-dessus de moi, je vous verrai quand vous n'y serez plus, je prierai pour vous, pour que Dieu vous donne ce que vous n'avez pas, cette foi ardente, cette charité si

douce, qu'il nous envoie en attendant le ciel. Je vous aime, certes, je vous aime.

Elle chercha une expression qui rendît sa pensée, n'en trouvant pas, ou en trouvant trop, elle s'arrêta et rougit.

— Vous m'aimez, Bénédicte, comment m'aimez-vous?

— Je vous aime.... comme un frère, non ça n'est pas cela, car je vous aime plus que ma sœur, je vous aime autrement que ma sœur; je pense bien plus souvent à vous qu'à elle, à vous je pense sans cesse, elle, je l'oublie quelquefois. Je puis rester des heures en-

tières à genoux, ou bien assise ici, là-bas, partout, votre image à côté de moi, sans m'apercevoir que le temps s'envole. Je ne m'occupe presque plus de mes filles, je n'ai plus besoin de les voir, hors Anastasie, qui me parle de vous. Quand vous marchez, de bien loin j'entends vos pas, quand vous parlez, mon cœur devine votre voix, même lorsqu'elle ne peut frapper mon oreille. Les fleurs que vous me donnez me semblent plus fraîches et plus odorantes, elles me sont précieuses comme des trésors. Je me répète jusqu'à vos moindres paroles, et souvent loin de vous, je crois que vos regards me brûlent à

travers la distance qui nous sépare. Voilà comment je vous aime, Léoncio, ce sentiment, vous le voyez bien, n'a pas besoin de votre présence, il vit en lui et par lui, il vivra autant que moi, peut-être me rendra-t-il quelques-uns des jours qui m'échappent. Depuis que vous êtes ici, il me semble que ma destruction est arrêtée, je trouve des forces que je n'avais plus, je souffre moins.

En entendant ainsi cette innocente créature dépeindre sous le nom de l'amitié, l'amour le plus brûlant et le plus tendre, M. de Guise éprouva un bonheur indicible. Cette sensation,

nouvelle pour lui, se prolongea longtemps, et il la prolongea lui-même de toutes les forces de sa volonté.

— C'est ainsi que vous m'aimez, mais vous m'aimez ainsi parce que je suis là, Bénédicte; en mon absence vos sentiments changeraient de nature, toutes vos joies deviendraient des douleurs.

L'imprudent portait le flambeau dans les ténèbres qui s'ignoraient, il voulait maintenant un aveu complet, il voulait qu'elle l'aimât, qu'elle le lui dît, en dépit de son devoir, en dépit de sa volonté.

— Vous vous trompez, Léoncio, vous dis-je, je me connais.

— Non, vous ne vous connaissez pas, non, vous êtes loin de vous douter de tout ce qu'il y a en vous de trésors et de béatitudes, vous ne savez même pas comment vous m'aimez !

L'enfant se prit à sourire.

— Je vous aime comme je vous l'ai dit, n'est-ce pas assez?

— Le trop n'est même pas assez. Le sentiment qui nous lie ne peut être satisfait que par l'excès du bonheur.

— Je ne croyais pas l'amitié si orageuse, ni si exigeante.

— Êtes-vous sûre que ce soit de l'amitié ?

— Et que serait-ce donc ?

— Faut-il vous l'apprendre?

— Certainement, mais je le sais mieux que vous.

— C'est... c'est... de l'amour.

— De l'amour ! moi !

Bénédicte pâlit tellement qu'aux rayons de la lune elle semblait une jeune morte échappée de sa tombe.

— Oui, oui, de l'amour, de l'amour, ma bien-aimée , et c'est ainsi que je vous y consacre.

Il passa un bras autour de sa taille, l'attira vers lui, et posant ses lèvres

brûlantes sur son front, il la tint embrassée quelques instants. Voyant qu'elle ne faisait aucun mouvement ni pour résister, ni pour s'abandonner à lui, il écarta ses cheveux et la regarda. Ses yeux étaient fermés, elle avait perdu connaissance.

Il s'empressa de la secourir, l'eau du ruisseau appliquée sur ses tempes la rappela à la vie, mais non pas d'abord à la raison. Appuyée sur ses genoux, couverte de ses baisers elle ne se rendit pas compte de la sensation étrange qui pénétrait tout son être.

— Où suis-je, mon Dieu? murmura-t-elle. Ah! que l'on est bien ici!

—Avec moi, près de moi, ma bien-aimée.

— Près de vous? avec vous? Oui, je me souviens. Laissez-moi! laissez-moi!

Et comme une jeune biche effarouchée elle vola plutôt qu'elle ne courut vers la porte de son escalier, qu'elle ferma derrière elle, au moment où le prince allait la rejoindre, elle remonta les degrés quatre à quatre et vint tomber sur son prie-Dieu, où elle resta anéantie, et sans voix.

Mais, on le sait, l'abbesse d'Avenay était une grande âme, pleine de courage, pleine de foi. Dès qu'elle eut dé-

couvert qu'elle était coupable, cette faute ne devait plus la dominer, ou du moins l'objet en devait disparaître. Elle reprit bientôt la raison et avec sa raison le repentir, la douleur, la résolution de mourir plutôt que de manquer à la promesse faite au pied du Seigneur.

— Je suis votre épouse, ô mon Dieu! et je ne dois aimer que vous seul. Que votre main s'étende sur moi et me soutienne.

Dieu l'écouta, Dieu l'entendit. Il lui envoya un rayon de sa grâce, en même temps qu'il lui laissa l'épreuve. Il lui mit au cœur une douleur ineffaçable,

un de ces désespoirs qui minent la vie; elle eut le courage de sonder sa blessure et la trouva plus profonde qu'elle n'eût pu le prévoir. Elle aimait Henri d'un amour immortel comme son âme, mais en même temps sa résolution inébranlable était d'ensevelir cet amour, de l'offrir à Dieu, de le déposer au pied du Christ, ainsi qu'une couronne d'épines et de ne plus vivre qu'en lui, sans que jamais un intérêt terrestre attiédisse cet holocauste.

Le lendemain, elle entendit la messe, elle porta au tribunal divin l'aveu de sa faute; l'absolution lui fut refusée jusqu'à qu'elle eût renvoyé l'ennemi

de son repos. En rentrant chez elle, elle appela la sœur Anastasie.

— Ma sœur, dit-elle, allez sur-le-champ près de M. d'Amalfi, dites-lui que les raisons les plus graves me forcent à le prier de sortir aujourd'hui même de l'abbaye. Par ordre de mes supérieurs, il m'est impossible de le garder davantage. Faites-lui mes excuses et mes adieux et témoignez-lui mes regrets.

Elle achevait à peine ces mots qu'un grand bruit de chevaux et de carrosses se fit entendre, la grande grille tourna sur ses gonds et on lui annonça la princesse Anne de Gonzague.

Découverte.

VIII.

Anne de Gonzague avait beaucoup souffert, un seul coup d'œil en convainquit l'abbesse, devenue savante en bien peu de temps sur les affaires du cœur.

— Qu'avez-vous, ma chère Anne? lui dit-elle, en la prenant dans ses bras.

— Je suis fatiguée, ma sœur, et je viens me reposer près de vous, dans votre retraite.

— Soyez la bien-venue mille fois, bien que le motif qui vous amène soit pénible. Vous me resterez quelque temps?

— Je ne sais... je ne sais rien. Et vous, Bénédicte, vous êtes très-pâle aussi?

— Moi, comme à l'ordinaire. A la volonté de Dieu! Parlez-moi de Marie.

— Marie souffre aussi, nous souffrons

toutes, mais moi ! oh ! moi, plus que toutes trois !

La princesse Bénédicte avait bien de la peine à le croire.

— Votre mariage ?...

— Nous causerons tout-à-l'heure, répliqua la princesse, en lui montrant Anastasie, qui revenait de son ambassade.

— Eh bien ? demanda l'abbesse.

— Madame sera obéie.

— Vous n'avez pas parlé de l'arrivée de ma sœur ?

— Non, madame, ce n'était point nécessaire, je crois.

— C'est bien, laissez-nous.

La jeune sœur sortit.

— A présent causons, ma chère Anne, dites-moi vos chagrins, ceux de Marie, que je sache tout, que je souffre avec vous, que je vous console, si je le puis.

— Hélas ! ma pauvre Bénédicte, Marie et moi nous souffrons des douleurs que vous ignorerez toujours, nous souffrons parce que nous aimons.

Bénédicte baissa les yeux.

— Nous avons fait des ingrats, en croyant faire des heureux.

— Pauvres sœurs ! Et votre mariage ?

— Mon mariage... il ne se fera pas.

Je ne sais où est M. de Guise, il me trompe sans doute, il m'a abandonnée. Depuis trois semaines, pas un mot de lui, on ne peut même découvrir où il se tient caché. Oh! j'ai bien souffert! je souffre bien!

L'abbesse embrassa sa sœur.

— Vous l'aimez donc?

— Oui, je l'aime. Je suis blessée de toutes les manières, par le cœur et par l'orgueil. Je ne pouvais plus rester à Paris, chacun m'y regarde, ni à la cour, où ma mésaventure est connue, je suis venue me jeter dans vos bras, nous parlerons de lui.

— Ce n'est pas sans retour, ma sœur,

des raisons que vous ignorez le retiennent, mais M. de Guise ne peut pas abandonner la princesse de Gonzague, sans lui donner même un mot d'explication, le tout s'expliquera, j'en ai la confiance.

— Et moi je ne l'ai pas. Henri de Guise est si fantasque, si étrange ! Il ressemble si peu aux autres hommes! Il est si loin de tout ce qu'on peut prévoir ! Aussi inconstant que passionné, un nouvel amour peut m'avoir fait oublier. Il est capable de changer de maîtresse, sans résolution prise, autant de fois qu'il change de séjours.

— Et vous aimez un pareil homme!

— En suis-je la maîtresse? Ah! Bénédicte, on aime sans raison, sans motif, en dépit de tout, on aime parce que l'on aime, on aime presque toujours ce qu'on ne devrait pas aimer. La pauvre Marie est encore, si c'est possible, plus à plaindre que moi.

— Que lui est-il arrivé?

— La même chose, seulement elle doit être plus blessée, parce qu'elle a fait davantage et parce que l'objet est plus infime. Elle s'est niché en tête un sot amour pour un homme indigne d'elle, pour un simple gentilhomme, auquel elle a offert de lui sacrifier son nom, son rang. Il l'a refusée, sous pré-

texte de beau dévouement, et un matin il est parti sans rien dire, sans un adieu, pour son pays où l'attendait, à ce qu'il paraît, une sorte de *rolet* à sa taille. Il n'avait rêvé rien moins que de devenir, en épousant Marie, duc de Mantoue et de Nevers, malgré la France et l'Italie. Voyant qu'elle reculait devant cette extravagance, et, en vérité cela m'étonne, elle était si affolée de lui qu'elle aurait décroché la lune pour la lui offrir, comme elle reculait, dis-je, il est allé courir son autre lièvre. Puisse-t-il se casser le cou dans cette course! Si je le tenais, cet Amalfi, je lui ferais donner cent coups.

— Amalfi ! Amalfi ! s'écria Bénédicte, vous avez dit Amalfi, ma sœur ?

— Sans doute, Léoncio d'Amalfi, le fils de notre dame d'honneur.

— Il est amoureux, il est aimé de Marie ! cela est-il possible ?

— Cela vous étonne, n'est-il pas vrai ? un pareil avorton, ah ! si je le tenais !

— Vous le verrez, ma sœur, vous le verrez et à l'instant même, c'est moi qui vous le dis.

Emportée par son ressentiment, par une colère que cette nature si douce n'avait pas soupçonnée jusque-là, elle ouvrit la porte du corridor, courut à

la chambre du prisonnier, lui prit la main, sans prononcer une parole, l'entraîna après elle et le poussant dans son parloir, en face de la princesse :

— Le voilà ! s'écria-t-elle, faites-en selon votre bon plaisir.

— Henri ! s'écria Anne de Gonzague.

— Henri ! quel Henri ?

— Henri de Guise ! ne le connaissez-vous pas ?

C'en était trop pour cette créature jusque-là si tranquille, elle se laissa tomber sur son fauteuil, incapable de se soutenir, et de prononcer un mot ; quant au prince, sa position était des

plus délicates, malgré son adresse et son habileté, il resta embarrassé un instant, en présence de ces deux femmes, de ces deux sœurs, indignement trompées par lui. Anne si maitresse d'elle-même ne put se dominer davantage, la jalousie, la rage l'emportèrent.

— Ah! ah! ma pauvre sœur, c'était donc vous qui me preniez mon amant?

Cette accusation injuste contre l'angélique enfant qu'il avait séduite, rendit M. de Guise à lui-même. En la voyant pâle, étendue presque sans vie,

il en eut compassion et comprit qu'il devait au moins la défendre.

— Vous vous trompez, Madame, ce n'est point à madame d'Avenay que doivent s'adresser vos reproches, c'est à moi. Je vous jure sur l'honneur qu'elle vient d'apprendre par vous quel était son hôte, qu'elle ne m'a connu jusqu'à présent que sous le nom de Léoncio d'Amalfi, et que jamais colombe plus pure ne sortit des mains du Seigneur.

Anne commença à respirer un peu, cependant il y avait dans tout cela un mystère dont il lui fallait l'explication.

— Et que faites-vous en cette ab-

baye, sous ce beau nom d'Amalfi, Monsieur?

— Vous m'avez chassé, madame.

— Je ne vous ai point envoyé près de madame d'Avenay, Monsieur.

— J'y suis venu pour parler de vous, puisqu'il m'était interdit de vous voir.

— Sous un nom d'emprunt?

— Madame d'Avenay m'a tout d'abord témoigné tant d'aversion pour M. de Guise, que je n'ai pas osé revendiquer mon titre. Elle avait une si pauvre opinion de moi que j'ai entrepris.....

— De lui en donner une meilleure.

— Oui, Madame, avant de m'avouer votre serviteur.

— Tout cela est-il vrai, Bénédicte?

L'abbesse avait eu le temps de se remettre. La fermeté de son caractère prenant le dessus, lui inspira une force empruntée, lui donna une sorte de fièvre, qui la rendit victorieuse en ce cruel moment.

— Parfaitement vrai, ma sœur.

Et avec l'accent de la vérité, cet accent qu'on n'imite pas et que ses observateurs reconnaissent bien vite, elle raconta ce qui s'était passé, la fable qu'on lui avait faite, tout, hors l'entretien de la veille et le congé qui en

était la suite. Anne écoutait et regardait, elle comprit toute la parfaite innocence de sa sœur, et l'intrigue coupable de M. de Guise, mais comme elle était superbe et adroite avant tout, elle n'en fit point semblant et eut l'air de croire.

— C'est à merveilles Monsieur, voilà une comédie bien jouée, une jeune abbesse bien trompée et un amour bien oublié.

— Au contraire, ma sœur, M. de Guise vous aime plus que jamais, et je comprends maintenant tout son plan. Il vous a attirée ici, où nul ne peut s'opposer à vos vœux et aux siens, vous

êtes libre, car vous êtes bien libre, n'est-il pas vrai, M. le Duc ? insista-t-elle en le regardant du haut d'un mépris emprunté.

— Oui, Madame..... oui... je suis libre..... balbutia-t-il.

— Ma chapelle est à vos ordres, mon chapelain également. Je prends tout sur moi, si M. le Cardinal s'emporte, si mes supérieurs m'en blâment, que peut-il m'arriver ? On m'ôtera ma crosse et ma mître ? Que m'importe ! Dieu ne me restera-t-il pas ?

Ses regards chargés de fièvre étincelaient. Henri admirait cette jeune

martyre, dont les tortures le faisaient frémir.

— Elle n'ira jamais jusqu'au bout, pensait-il.

— Ma bonne sœur ! reprenait Anne, et moi, qui vous accusais.

— Il faut vous décider, vous vous aimez, vous êtes résolus à vous unir, toutes les convenances sont dans cette union ; que Dieu la consacre et la bénisse ! après vous serez deux pour vous défendre.

— Mais, Bénédicte, il ne m'aime plus, minauda la princesse Anne.

— Il vous aime toujours, ma sœur,

M. de Guise peut-il cesser de vous aimer ?

— D'où vient qu'il ne parle pas alors ? d'où vient que vous seule plaidez sa cause ?

— Madame la plaide si bien !

— Et puis vous êtes honteux. J'ai peur de deviner pourquoi, cependant je ne vous ferai pas de reproches, c'est une leçon dont vous profiterez, je l'espère.

— Consentez-vous ?

— Et vous ?

— Moi j'attends.

— Sans trop d'impatience, il me

semble, vous mériteriez que je vous fisse attendre toujours.

Anne etait près de se rendre. M. de Guise dont le goût pour elle, revenait en la voyant, se jeta à ses genoux. La tranquillité de Bénédicte le blessa, il se crut bien vite oublié ; il la vit si naturelle et si calme qu'il cessa de croire à une feinte, à des tortures. Il cherchait une vengeance , car l'amour-propre féroce des hommes ne souffre pas qu'on les délaisse, même lorsqu'ils ne veulent plus de nous.

— Allons ! murmura la princesse, en abandonnant sa main, il faut pardonner, il faut consentir, puisque tout

le monde le veut ; mais je me souviendrai !

Henri vit qu'il était deviné, il sentit à quelle intelligence il avait à faire, et se promit de se tenir sur ses gardes dans l'avenir.

Le mariage.

IX.

M. de Guise rentra dans son appartement, après une longue entrevue avec la princesse, pour chercher parmi ses habits de campagne, celui qui re-

présenterait le mieux à la cérémonie du soir. Anne trouva dans ses cartons une toilette improvisée, dont la richesse et le bon goût prouvaient qu'on ne la prenait pas au dépourvu. Quant à Bénédicte elle semblait douée d'une force surnaturelle; elle se multipliait, elle ordonnait des préparatifs somptueux, sans révéler cependant le secret d'une telle union. Elle désigna les dignitaires de l'abbaye pour assister à la bénédiction nuptiale, afin que la validité n'en pût être contestée, puis elle remonta à son appartement, où elle aussi songea à sa toilette.

Sa robe traînante,de la laine la plus

fine, son voile, son bandeau, sa croix abbatiale,enrichie de pierreries,son anneau pastoral, sa crosse d'or, elle mit tout au jour, elle se para, elle voulut être belle, elle le fut d'une manière splendide, majestueuse, royale ; elle monta sans pâlir et sans trembler sur son trône, abritée par son dais souverain et jeta son regard superbe sur ces deux êtres, qui allaient se jurer une fidélité de toute la vie.

M. de Guise lui-même fut trompé à ces dehors.

— Allons! elle ne m'aimait pas, se dit-il, elle est trop orgueilleuse pour me conserver même un regret. C'est

cependant une admirable, une noble femme.

Le chapelain, assisté de deux aumôniers, prononça la bénédiction nuptiale sur la tête des heureux amants, Bénédicte ne sourcilla pas. Dans une posture dévotieuse, mais non fervente, elle ne baissa pas une seule fois le regard.

— Il croirait que j'essuie mes larmes ! pensa-t-elle.

Quand tout fut terminé, il était près d'une heure du matin, une collation magnifique se trouva servie, dans le cabinet de l'abbesse. Un autre appartement, meublé comme par enchantement avec un luxe princier, fut

préparé pour la duchesse de Guise dans le bâtiment des étrangers, rien ne manquait à la fête. Bénédicte conduisit elle-même sa sœur, présida à son coucher, lui donna la chemise, remplit à elle seule le cérémonial destiné à plusieurs personnes si le mariage avait eu lieu à l'hôtel de Nevers, tira les rideaux de son lit, l'embrassa tendrement, ce qui n'était pas dans l'étiquette et la quitta en lui disant :

— Soyez heureuse, ma chère Anne !

Dans l'antichambre elle rencontra M. de Guise, que conduisaient les officiers de la princesse ; elle lui fit la révérence avec autant de calme que si elle

l'eût vu pour la première fois; il en fut troublé.

— Excusez-moi, monsieur, si votre mariage ne s'est pas passé avec toute la solennité requise, je n'ai pas pu mieux faire en si peu de temps.

Puis elle passa. Les dignitaires de l'abbaye la suivaient, elle marcha du même pas majestueux jusqu'à sa chambre où elle les congédia; ne gardant pas même ses femmes pour l'aider à sa toilette de nuit. Dès qu'elles furent sorties, elle poussa vivement le verrou et levant les bras au ciel dans un accès de désespoir elle s'écria :

— Seule enfin, mon Dieu ! seule de-

vant vous qui lisez dans mon cœur; j'ai rempli mon devoir, je suis restée une digne fille de la maison de Gonzague, une digne épouse du Christ, ma tâche est accomplie, quand me prendrez-vous?

Puis un immense sanglot sortit de sa poitrine, elle ouvrit sa fenêtre comme la veille, elle s'assit à la même place, regarda ce jardin, où la lune brillait encore, où le rossignol chantait la même chanson d'amour, où le ruisseau bruissait en heurtant les cailloux de ses rives; un regret déchirant l'envahit toute entière et amena des larmes dans ses yeux.

— Léoncio ! Léoncio ! murmurait-elle, où êtes-vous ? Je vous ai donc perdu sans retour. Je ne puis sans crime penser à vous, Henri, qui m'avez trompée et qui êtes maintenant mon frère.

Ses paupières se levèrent lentement sur une lumière voilée, à peine visible à travers les vitraux de couleurs, à la fenêtre de la duchesse ; elle resta là toute la nuit priant et pleurant jusqu'à ce que le splendide spectacle de la nature à son réveil, arrachât de son cœur un dernier sanglot. On est si malheureux lorsqu'on souffre seul et que tout semble rire autour de nous !

La cloche de l'abbaye sonna les premières vêpres.

— Maintenant au chœur ! me voilà redevenue l'abbesse d'Avenay, je ne puis ni souffrir, ni pleurer..

Elle essuya ses yeux, s'approcha de son timbre et appela ses femmes pour l'habiller.

— Madame ne s'est pas couchée, dit l'une d'elles lorsqu'elle fut descendue.

— Dam ! répondit l'autre, c'est bien beau d'être abbesse d'Avenay, mais c'est encore plus beau d'être duchesse de Guise.

Rien dans le visage de l'abbesse ne trahit la moindre émotion : même

après le lever de sa sœur, lorsque Henri entra chez elle pour déjeuner : elle assista à leur repas, fut témoin de leurs transports à peine contenus; Anne était radieuse; quant au duc avec la fougue de son caractère il était encore moins maître de lui. La patience de Bénédicte fut vingt fois au moment de lui échapper, elle essaya de leur parler de choses positives, pour se dérober à ce supplice.

— Maintenant qu'allez-vous faire? leur demanda-t-elle.

— Je vais prendre madame la duchesse par la main et la conduire à l'hôtel de Guise, il faudra bien que

ma mère la reçoive ; de là nous irons ensemble à Saint-Germain et je prétends la présenter moi-même à Leurs Majestés.

— Et si madame votre mère refuse de la recevoir, si le roi, si la reine, si le cardinal surtout ne reconnaissent point votre mariage ?

— Je sais le chemin de l'exil, je le reprendrai, j'irai me battre en Italie, comme je l'ai déjà fait une première fois; nous courrons les aventures et nous verrons ce que nous y gagnerons.

—Oui, c'est cela, dit Anne, en frap-

pant ses petites mains, courons les aventures, ce sera charmant.

Madame d'Avenay secoua la tête : — Vous êtes des fous, leur dit-elle, est-ce que le duc et la duchesse de Guise, peuvent être des aventuriers ? est-ce qu'il faudrait tuer votre bonheur pour la sotte vanité de le faire connaître ? C'est moi qui l'ai fait ce bonheur, j'y tiens, j'ai des droits sur lui, je ne veux pas vous le laisser gaspiller. Vous voilà l'un à l'autre, on ne vous séparera plus, votre union est bien en règle, on ne saurait la dissoudre sans votre volonté, vous êtes libres, vous pouvez vous voir sans cesse, retournez donc à Paris, repre-

nez vos habitudes d'autrefois ; ne laissez pas percer votre secret,enfoui dans ce couvent écarté d'où il ne sortira point ; attendez de meilleurs jours, le cardinal n'est pas immortel ; après lui, la reine, qui vous aime, obtiendra du roi tout ce que vous voudrez.

Le conseil était bon, Anne cependant hésitait à le suivre ; au moins aussi ambitieuse que tendre, on l'a vu, le front lui démangeait de ceindre sa couronne de duchesse ; cependant elle se rendit, son intérêt bien entendu l'exigeait.

Ils eurent une lune de miel de huit jours, pendant lesquels Bénédicte fut au supplice. Enfin ils partirent ensem-

ble, d'abord, et se séparèrent ensuite, pour arriver à Paris chacun de leur côté. M. de Guise retourna à Rheims, afin d'y chercher ses gens et ne regarda seulement pas ses chanoines, quand ils le supplièrent de rester au milieu d'eux.

En arrivant à Paris, Anne trouva la princesse Marie, dolente et désolée, madame d'Amalfi l'avait abandonnée presque en même temps que son fils; elle se mourait d'ennui et ne quittait pas la cour pour passer son temps: aussi accueillit-elle sa sœur avec des transports de joie, elle apprit d'elle son mariage dont elle la félicita en ajoutant:

— Prenez-y garde néanmoins,

M. le Cardinal n'aime pas qu'on se marie sans sa permission ; voyez plutôt Monsieur et Madame, les voilà à Bruxelles à perpétuité.

A dater de ce jour Anne heureuse, enchantée, appela près d'elle tous les plaisirs. L'hôtel de Nevers devint plus brillant que jamais, les deux sœurs allaient à Saint-Germain, où la reine les acceuillait à merveille, où le roi les mettait de toutes ses parties ; elles allaient à Reuil, le Cardinal les y invitait souvent, il y donna une fête charmante à la reine. Les princesses de Gonzague furent des premières sur la liste. Le duc de Guise goûta fort cette

façon de ménage-là, il ne voyait sa femme qu'à ses heures et continuait du reste sa vie d'auparavant.

L'hôtel de Rambouillet florissait alors dans toute sa splendeur, je ne veux pas décrire ici ce Parnasse célèbre, que j'ai déjà décrit ailleurs, mais je trouve dans les mémoires de la princesse Anne, une scène qui peint si parfaitement les personnages et le goût de l'époque, que je ne puis m'empêcher de la reproduire ici.

L'aréopage.

X.

Les princesses venaient de passer huit jours à Saint-Germain, il n'y avait pas grande presse pour faire sa cour à une reine sans crédit et dont la faveur

ne pouvait être que dangereuse. Le Cardinal était un Dieu pour la puissance, il en avait encore cet attribut de tout pénétrer, rien ne lui restait caché, les plus indifférentes conversations des personnes les plus élevées lui étaient rapportées fidèlement. La cour donc devint un espèce de couvent, la princesse Anne en fit la réflexion. Le roi était jaloux, il croyait beaucoup de coquetterie à la reine et peut-être ne se trompait-il pas; l'ennui gagna donc bien vite mesdemoiselles de Gonzague, elles retournèrent à Paris.

On les recevait avec distinction à l'hôtel de Rambouillet, l'aînée y cherchait

des conquêtes et la cadette le succès de conversation de préférence à tout.

Un jour tous les beaux esprits s'étaient rassemblés ainsi que la cabale qui plus tard s'appela les *Importans* et qu'on nommait alors les *Petits-Maîtres*. M. le duc d'Enghien en était le chef et M. le duc de Guise n'avait garde d'y manquer.

Mademoiselle de Scudéri arriva le cœur tout ému, les yeux remplis de larmes, en faisant des gestes aussi exagérés que son style.

— Qu'avez-vous, Mademoiselle? lui demanda Julie d'Angènes.

— Ah! répondit la docte Sapho,

j'ai le cœur tout navré de ce que je viens d'entendre. Je quitte à l'instant un homme épris du plus violent amour, obligé de fuir pour quelque temps sa maîtresse. Cet amant, passionné à l'excès, m'a parlé de ses peines avec des expressions si touchantes, que je n'ai pu retenir mes pleurs, il m'a peint le bonheur d'être aimé de manière à faire venir l'eau à la bouche.

— J'en suis fâché pour votre amant, interrompit le duc d'Enghien, mais il n'aimait pas bien vivement, quoi que vous en disiez ; il n'était que personnel, un véritable amant doit être plus

occupé de son amour que des sentiments qu'il inspire.

Cette proposition frappa toute l'assemblée.

— Oh ! dit Chapelain, voilà qui me semble un peu sophistiqué, Monseigneur.

— Quant à moi, s'écria Voiture, je trouve la chose trop délicate pour mon grossier entendement, qu'on s'occupe d'abord de ses sentiments, quand on aime, sans songer si la bien-aimée vous rend la même tendresse !

— Non-seulement on s'en occupe,

mais on en vit, répliqua M. de Montausier.

— Et en quoi a-t-on besoin de savoir s'ils sont partagés ? n'est-ce pas déjà un bonheur immense que de se sentir le cœur plein d'amour, que de compter les battements de ce cœur lorsqu'une pensée délicieuse le fait battre?

— En vérité, Mademoiselle, si j'étais M. de Montausier, reprit l'abbé de Boisrobert, je ne me contenterais pas, de viandes si creuses en vous regardant.

— Taisez-vous, l'abbé, continua la princesse Anne, vous n'y entendez rien du tout, avez-vous jamais aimé quelque chose?

— Et vous, ma belle princesse?

Elle rougit comme une pensionnaire, M. de Guise était là, on lui demanda son avis.

— Je n'oserais en avoir un autre que celui de M. Chapelain et de M. Voiture, répliqua-t-il.

—Je l'aurais parié, poursuivit Boisrobert, M. de Guise ne saurait s'arrêter aux bagatelles de la carte du Tendre.

— Bagatelles! interrompit mademoiselle de Scudéri, offensée de ce qu'on traitât ainsi sa plus belle œuvre.

— M. le duc d'Enghien n'a pas coutume non plus de distiller le parfait amour avec tant d'obstination,

ajouta madame de Rambouillet, et si quelque chose m'étonne, c'est de l'entendre soutenir une semblable thèse.

— Cela prouve que le prince est bien épris en ce moment, fit la princesse Marie.

— Ou qu'il a affaire à quelque cruelle, continua Boisrobert. Mesdames, cela vous regarde.

— Ordinairement on ne le donne pas pour aussi sensible, ni pour distinguer si habilement ce qui touche à l'amour-propre, reprit en riant Voiture.

— Ah ! c'est que chez M. le duc d'Enghien, jeta vivement la princesse

Anne, l'esprit fait l'office du cœur, il lui tient lieu de tout et lui fait deviner ce qu'on doit sentir.

Cette réponse fut bien approuvée, et en huit jours elle avait fait le tour de Paris.

— Savez-vous, recommença Chapelain, que voilà une discussion à occuper toutes les ruelles; quant à moi, je ne manquerai pas de la répéter et de prendre les avis des beaux esprits de ma connaissance.

— Je crois qu'ils seront beaucoup du vôtre, dit M. de Guise.

— Les dames soutiendront M. le duc d'Enghien, riposta l'abbé, une de

leurs fantaisies est de se faire adorer de loin à la manière des étoiles.

— Elles sont brillantes et froides comme elles très-souvent, recommença le futur vainqueur de Lens.

— Voyez-vous qu'il s'agit d'une cruelle, dit madame de Rambouillet en riant. Vous en trouvez donc, Monsieur? cela m'étonne.

— Eh! Madame, si j'aime ainsi, si je me plais dans mon martyre!

— Vous laisse-t-on au moins choisir l'instrument du supplice?

— L'abbé! l'abbé! répliqua le prince, en le menaçant du doigt, je préviendrai M. le Cardinal. L'épi-

gramme me semble à son adresse.

— Comment, Monseigneur, s'écria Boisrobert d'un air innocent, chacun ne connaît-il pas votre passion pour la belle Mademoiselle...

— L'abbé!...

— De Brézé, Monseigneur? ne l'épousez-vous pas, au grand dépit de toutes ses rivales, et qui aurait le droit de vous en empêcher?

Le pauvre prince soupira fortement, il savait trop que ce droit, invoqué par Boisrobert en plaisantant, il ne l'avait point, il ne voulait pas répondre cependant, le terrain brûlait et le terri-

ble Cardinal paraissait derrière ses paroles.

La thèse ss soutint ainsi toute la soirée, avec cet esprit précieux et affecté, formant le caractère propre de cette époque et de cette maison; esprit charmant, malgré la recherche, qui n'était certes pas d'un goût bien châtié, mais qui conduisait au règne de Louis XIV, le plus parfait de toute notre histoire. C'est cet esprit, que nous ne retrouvons plus aujourd'hui, parce que les éléments nous manquent, et qui ne se retrouvera peut-être jamais, par cette même raison. Quand on songe que l'hôtel de Rambouillet a élevé pour

ainsi dire madame de Sévigné, l'esprit le plus simple, le plus naturel, le moins cherché qui existe, on ne peut trop blâmer cette école, dont on a beaucoup exagéré les défauts.

Le lendemain il n'était salon de bonne roche où la proposition de M. le duc d'Enghien ne se discutât. Le Cardinal ne fut pas le dernier à l'apprendre. Les beaux esprits venaient chaque jour *au rapport* chez lui. Il savait les nouvelles du Parnasse, en même temps que celles de la politique.

— Je veux, dit-il, faire juger cette cause en dernier ressort. Ordonnez qu'on envoie des invitations à tous

ceux qui l'ont soutenue chez madame de Rambouillet, soit pour, soit contre. Je les réunirai dans un dîner chez moi, à Rueil, mardi prochain, on y couchera, pour avoir le temps d'ouïr tranquillement les opinions.

— Et peut-on savoir quelle est celle de Monseigneur?

— On le saura devant le tribunal, pas avant, *Le Bois* (il appelait ainsi souvent Boisrobert); quant à vous, vous vous contentez, je le gage, d'escarmoucher sur les deux partis, c'est votre habitude. Vous avez une sorte de neutralité armée, qui consiste à taper sur tout le monde.

Le dîner fut arrangé et accepté bien vite. En attendant, les adversaires se passionnaient, et la discussion dégénérait souvent en véritable dispute, chacun y mettait de l'obstination, de la rage, et il y eut nombre d'amoureux brouillés pour cette question, nombre de belles inhumaines s'en firent un bouclier invincible, d'autres y cherchèrent un prétexte pour retarder leur défaite. Ce fut une révolution étrange dans Cythère, il est impossible de répéter les galimatias triples qui en résultèrent. Nos lecteurs n'auraient pas le courage de les parcourir, et lorsque le fameux jour de la décision arriva,

il avait coulé plus d'encre, il s'était perdu plus de mots que pour la succession disputée d'un trône; le siècle était fait ainsi.

Après le dîner, où il avait été défendu de dire un mot de la cause, on passa dans le salon, les fauteuils de l'aréopage y étaient placés en ordre.

On nomma la princesse Marie présidente, le Cardinal se mit à sa droite. Le duc d'Enghien devait soutenir son opinion et mademoiselle de Bourbon, depuis duchesse de Longueville, sa sœur, fut chargée de lui répondre. Mademoiselle de Scudéri plaiderait ensuite comme avocat-général.

Malheureusement, ou heureusement, la princesse Anne, qui raconte cette scène dans ses Mémoires, ne nous a conservé que l'esprit des discours, sans transmettre la lettre. Elle vante l'adresse, le bon goût, la sensibilité avec laquelle celui qui devait être plus tard le grand Condé, traita cette question de cœur. Il fit le portrait le plus admirable d'un véritable amant, de celui pour lequel le bonheur d'aimer est le premier de tous.

— Pour une âme délicate, dit-il, il ne s'agit pas de posséder ce qu'on aime. La possession a en soi quelque chose de grossier et de personnel qui exclut

et dégrade les beaux sentiments. Certes un homme amoureux, selon qu'il le doit être, préférera de beaucoup l'adoration muette d'une personne qu'il aime, à la possession de la plus belle personne de l'univers, s'il ne l'aime pas. Que sont les faveurs d'une dame en comparaison des joies qu'elles nous enlèvent ? ne leur devons-nous pas plus de reconnaissance de nous souffrir à leurs genoux, de nous permettre une contemplation, qui nourrit l'âme, que si elles nous donnaient un bonheur qu'elles partagent et qui par conséquent n'est plus un sacrifice ?

L'assemblée toute entière applaudit

à cette proposition hasardée, mademoiselle de Bourbon ne manqua pas de la relever.

— Je ne sais si mon esprit est trop grossier, ou si mon cœur manque de la délicatesse nécessaire pour apprécier à sa juste valeur les sentiments qu'on vous exprime. Il me semble néanmoins qu'il n'est point de plus grand malheur que de souffrir d'une passion sans espérance; aimer qui ne vous aime pas, se complaire dans cet amour, le nourrir, bien plus, l'adorer, n'est-ce pas bénir le poignard qui vous tue? J'avoue mon insuffisance, et je la crois partagée par le commun de l'huma-

nité; la contemplation est en soi-même une chose fatigante, de laquelle on se lasse vite, et qui fait envier un état plus parfait. Je ne sais ce que sont les autres femmes, mais pour moi je ne pourrais vivre longtemps ainsi. Non-seulement mon amour-propre, mais mon cœur encore en souffriraient trop. N'est ce point exiger plus que la nature humaine peut faire que de nous laisser toujours ainsi les yeux et les bras tendus vers un bien qu'il ne nous sera jamais donné de saisir ?

Les champions dirent encore une foule de belles choses, tout aussi éclairées et tout aussi persuasives que

celles-ci. La discussion dura plusieurs heures, enfin l'avocat-général prit la parole, et résuma les deux discours, dans le style fleuri et naturel de la Clélie. Elle complimenta d'abord la docte assemblée, flatta adroitement le Cardinal, donna les louanges les plus méritées au talent et à la faconde du prince et de la princesse qu'on avait entendus, puis elle plaça clairement en face l'une de l'autre les deux opinions sans en favoriser aucune, avec une impartialité merveilleuse, dont on doit lui savoir le plus grand gré.

Ce discours fut couvert d'applaudissements, on le trouva magnifique.

M. le Cardinal, qui dès l'abord avait penché pour la contemplation et la passion concentrée, se chargea de recueillir les voix, après avoir laissé le temps nécessaire pour méditer. Il y mit la même gravité qu'au conseil du roi. Cependant les suffrages se partageaient, la princesse Anne était la dernière et son sentiment devait emporter la balance.

— Comment peut-on hésiter, s'écria-t-elle, et quelle comparaison établir entre le bonheur d'aimer et celui de l'être ! Que me fait un sentinent que je ne partage pas? ou si je le partage, quelle délicatesse y a-t-il de ma part à imposer à mon amant les peines que

j'éprouve ; la jalousie, les douleurs de la séparation et tous les tourments que l'on adore, puisqu'ils viennent d'une cause si chère? non, aimer est tout, se dévouer , se sacrifier à l'objet de son culte, se complaire dans des souffrances qu'on lui évite, être joyeux même de ses douleurs pour qu'il ne les éprouve point, voilà l'amour, le voilà réel et véritable, le voilà tel qu'il est conçu par une âme généreuse. Tout donner, ne rien demander, ne rien recevoir, pour ne pas appauvrir celui qui donnerait en échange. Les autres sentiments sont matériels et grossiers, indignes d'un cœur haut et fier

d'un cœur tendre, d'un cœur dévoué.

A ces dernières paroles, deux ou trois de ceux qui s'étaient prononcés contre la proposition, s'écrièrent à la fois :

— Je me rétracte !

M. le Cardinal sourit et se tournant vers Anne:

— Vous voyez, madame, votre victoire. Grâce à vous votre parti triomphe et madame la présidente voudra bien proclamer que l'assemblée se prononce pour M. le duc d'Enghien, malgré le talent de ses adversaires.

Le prince salua la princesse Marie, lorsqu'elle eut répété les paroles de son Éminence, il devint rouge de plaisir, et

on lui a souvent entendu dire, qu'il était plus fier de cette victoire toute pacifique et toute intime que de ses plus grandes batailles

« On s'étonnera peut-être des for-
» mes imposantes et de l'appareil que
» donnait le Cardinal à cette assem-
» blée, dit la princesse Anne dans ses
» mémoires; mais c'était l'esprit du
» temps et le sien, particulièrement
» en amour. Le génie sublime, qui
» balançait les destinées des empires,
» qui portait un regard d'aigle sur les
» plus grands intérêts, qui se décidait
» avec tant d'audace, qui suivait avec
» tant de constance ses projets, n'était

» plus le même lorsqu'il dissertait. Il se
» montrait pédant et formaliste. Re-
» tiré à Avignon, il avait traité de l'a-
» mour divin en métaphysicien subtil,
» il raisonnait de même sur l'amour
» profane. Un autre aurait paru sou-
» verainement ridicule, mais tant de
» gloire environnait sa vie, tant d'é-
» clat et de grandeur étaient répan-
» dus sur ses moindres actions, qu'on
» regardait comme le délassement d'un
» esprit occupé des choses sublimes,
» ces pédantesques et collégiales disser-
» tations sur l'objet qui en comporte
» le moins. »

Tels sont les termes dans lesquels

la princesse palatine cherche à excuser le grand génie de ce siècle, du reproche de puérilité qu'on lui faisait même alors.

La conspiration.

XI.

Au moment où Richelieu tenait *cour d'amour* à Rueil, des jeunes gens imprudents, que le sort de leurs devanciers n'intimidait pas, se préparaient encore à le chasser de la

place, d'où il dominait l'Europe entière. M. de Guise, on l'a vu, était resté jusque-là étranger à toutes ces menées; mais furieux de colère contre le cardinal, qui refusait chaque jour de le servir, en inventant de nouveaux prétextes, il commençait à trouver le joug trop lourd et à désirer vivement d'écarter cet obstacle.

Parmi les princes du sang, un seul, le comte de Soissons, ne s'était ni soumis, ni découragé; infatigable dans sa haine, il suscitait partout des ennemis à celui qu'il appelait l'ennemi du roi et de la France. Il conspirait presque tout haut, ne se cachant de rien et ne

souffrant pas qu'on dissimulât autour de lui. Depuis longtemps il entourait le duc de Guise de soins, de flatteries et même d'amitié. Une pareille conquête lui semblait précieuse pour ses partisans. Encouragé par la princesse Anne, dont l'esprit judicieux choisissait le bon parti, en l'engageant à temporiser, il avait resisté jusque-là.

Un soir qu'il rentrait de l'hôtel de Nevers un peu plus tard que de coutume, on lui dit que M. le comte de Soissons l'attendait depuis plus de trois heures dans son appartement. Il se hâta de s'y rendre et trouva le prince se

promenant en long et en large avec une impatience visible.

— Enfin ! dit-il en l'apercevant.

— Mille pardons, Monsieur. J'ai grondé mes gens de ce qu'ils n'étaient point venus me quérir à l'hôtel de Nevers, j'ignorais l'honneur que vous me faisiez....

— Renvoyez tout le monde et écoutez-moi, Monsieur, la chose presse.

Le duc de Guise fit un signe, ses domestiques sortirent.

— Mon cousin, vous aimez mademoiselle la princesse Anne de Gonzague?

— Oui, monsieur.

— Vous voulez l'épouser, on dit même que vous l'avez épousée, et vous souhaitez vous débarrasser de l'archevêché de Rheims?

— C'est la vérité.

— Le cardinal vous a promis hier qu'il se déciderait enfin à appuyer votre demande près du saint-père et à vous rétablir dans tous les droits de votre naissance?

— Je viens de porter ce soir même cette bonne nouvelle à la princesse.

— Eh! bien, vous n'avez jamais été plus loin de réussir, on vous trompe et vous êtes perdu, si vous vous confiez à cet homme.

— Comment on me trompe ! cela ne se peut.

— On vous trompe, vous dis-je, et je vous en apporte la preuve. Si M. de Richelieu a ses espions j'ai les miens, aussi adroits, aussi rusés et plus dévoués surtout, lisez.

— Quoi ! une dépêche de son Éminence à l'ambassadeur du roi à Rome, M. de Fontenay-Mareuil !

— Une dépêche partie ce matin et qui était ce soir entre mes mains, oui, lisez-la et jugez ensuite.

Après avoir parlé de différentes affaires à l'ambassadeur, le cardinal ajoutait :

— « Quant à M. de Guise, je vous
» prie de ne point vous en occuper,
» ou si vous êtes forcé de le faire, que
» ce soit pour traverser ses projets. Ce
» nom de Guise a toujours été nuisible
» aux rois de France. Celui-ci n'a pas
» la grande étoffe de ses ancêtres, mais
» il est brouillon, il est dangereux, il
» est hardi et entreprenant. M. de
» Guise, avec tous les droits de ses
» aïeux me serait un embarras puis-
» sant, tandis qu'avec ses ailes liées, il
» me sera plus facile de les couper le
» jour où il voudrait trop les éten-
» dre. Réglez-vous là-dessus. »

Le Cardinal avait dans le marquis

de Fontenay-Mareuil une confiance bien justifiée. Il ne lui cachait guère ses projets, chacun le savait, M. de Guise ne douta donc pas.

— Que puis-je faire pour vous, monsieur ? demanda-t-il, en rendant au prince le papier qu'il venait de lire, comptez sur moi à l'avenir, je suis à vous.

— C'est bien, monsieur, et je crois que nous allons jouer des bras. M. le duc de Bouillon et tous les nôtres sont à leur poste, on négocie le traité avec les Espagnols et...

— Avec les Espagnols ? reprit M. de

Guise tristement, n'y a-t-il pas moyen de se passer d'eux ?

— Comment ? Il est le maître du royaume, les troupes lui obéissent, les seigneurs sont à ses genoux, le roi est son esclave, la reine est insultée par lui, de quelles forces disposerions-nous sans son ordre ?

— Ah ! si ce n'était pas un prêtre ! quelle joie de lui administrer un bon coup d'épée pour lui apprendre à se jouer des gens !

— Oui, mais c'est un prêtre ! et dans son astuce il fait le malade, il fera le mort, si on le tourmente. Je le connais à présent, et, de par Dieu ! il rece-

vra cette fois une bonne leçon. Du moment où vous êtes des nôtres la victoire est sûre. Réglons un peu tout cela. D'abord nous nous passerons de Monsieur, si vous m'en croyez.

— Il nous trahirait.

— Il a bien su quelque chose de mes projets, puisque je ne les cache point, pourtant il n'en a pas entendu parler depuis longtemps, il doit les croire oubliés.

— Si Monsieur a appris quelque chose, ne comptez plus sur le secret, Monsieur veut rentrer en grâce, il veut établir Madame à la cour, il dira tout.

Le comte de Soissons réfléchit.

— Oh ! si Monsieur vendait son parent, comme il a vendu ses serviteurs, je vous le dis, je vous le jure, il ne mourrait que de ma main.

— Si on vous en laisse le temps. Le cardinal est expéditif.

Les deux princes passèrent toute la nuit à causer, à prendre des mesures de sûreté et de hardiesse. Ils se jurèrent leur foi et une fidélité à toute épreuve, ils se promirent de se voir souvent.

— Je ne vous recevrai plus, monsieur, à l'hôtel de Guise, si vous le voulez bien, mais à l'hôtel de Nevers.

Ma mère et ma sœur sont fort curieuses, elles épient mes actions, elles craignent mortellement une révolte de ma part, et je ne suis point libre, en ayant l'air de l'être.

— Je verrai donc votre belle cousine.

— Oui, monsieur, et vous trouverez en elle les sentiments que vous souhaitez, c'est une âme noble et fière, digne de sa naissance.

— Alors nous nous comprendrons.

Le duc de Guise ne se coucha pas, dès qu'il fut une heure présentable, il se fit habiller et courut chez la princesse, à laquelle il raconta ce qui

s'était passé. Elle l'écouta sans l'interrompre, et lorsqu'il eut fini :

— Que comptez-vous faire ? lui demanda t-elle.

— J'ai accepté les propositions du comte de Soissons, ma parole est donnée.

— Vous avez eu tort.

— Et comment ai-je eu tort, s'il vous plaît, madame ?

— M. de Soissons est plein de loyauté et de bravoure, mais c'est un écervelé, il court à sa perte et il vous entraînera. Je ne sais pourquoi, mais j'ai de tout ceci un mauvais pressentiment.

— C'est le seul moyen de nous unir à jamais.

— Ou de nous séparer peut-être.

— Quelle folie !

— C'est peut-être une folie, je ne le nie pas, Henri, mais tenez, je vous dirai tout et alors, vous aurez pitié de ma faiblesse.

— Qu'y a-t-il encore ?

— Un des devins de ma sœur.....

— Oui, ceux qui lui annoncent qu'elle sera deux fois reine, interrompit le prince en souriant, franchement je ne les crois pas très-sorciers.

— Quoi qu'il en soit, un de ces devins

m'a annoncé à moi que je serais deux fois mariée.

— Cela prouve que vous ne mourrez pas de chagrin à ma mort.

— Vous ne mourrez pas.

— Ah! cela devient plus intéressant.

— Non, vous m'abandonnerez et...

— Et vous vous en consolerez en en épousant un autre.

— Mais, moi, je ne veux pas de cela, je ne veux pas que vous m'abandonniez, je veux que vous restiez à moi, entendez-vous?

— N'y suis-je pas?

— Et pour cela il ne faut point vous embarquer dans des entreprises péril-

leuses, il faut garder notre bonheur avec soin. Le cardinal va mourir, un peu de patience seulement.

— Comédie que tout cela ! il se porte très-bien.

— On vous a déjà persuadé cela. Mon Dieu ! que vous êtes faible et qu'il est dangereux de vous aimer !

Le duc lui baisa la main.

— Ingrate ! lui dit-il.

— Ah ! c'est que je vous aime, c'est qu'en vous est ma vie, c'est que je n'ai que vous au monde ; ma sœur Marie, qu'est-elle? une franche égoïste, ne songeant qu'à elle, à ses chimères, à ses couronnes imaginaires.

— C'est vrai.

— Ma pauvre Bénédicte, hélas ! elle dépérit de jour en jour ; elle ne se plaint point, cependant je sais qu'elle se meurt. J'ai envoyé un de mes gens chez elle, il est revenu ce matin, il m'a apporté de tristes nouvelles. C'est la seule personne de ce monde qui m'aime et je la perdrai bientôt.

— Je vous reste, moi, ma bien chère Anne, mais votre sœur, il la faut soigner, qu'a-t-elle donc ?

— Que sais-je ! elle n'en dit rien, un chagrin secret peut-être, le désespoir du cloître. Elle n'a jamais aimé le couvent.

— Voulez-vous que nous allions la voir?

— Moi peut-être, non pas vous.

—Pourquoi?

— Pas un homme, quel qu'il soit, fût-ce mon père, s'il vivait, ne franchirait la grille de l'abbaye. Elle l'a juré, elle veut introduire une réforme sévère et elle mourra à la peine.

Le duc resta pensif.

— Si je m'étais trompé, pensa-t-il, si Bénédicte m'aimait, si elle avait caché cet amour, si s'était une de ces créatures sublimes, qui acceptent la mort plutôt que la honte. Oh ! si cela était ! c'est elle que j'aurais aimée.

Le duc de Guise, selon les habitudes des gens de ce caractère, cherchait, il le croyait, un idéal qu'il ne rencontrait jamais. Il se donnait un prétexte à son inconstance, une sorte d'excuse qu'il se préparait vis-à-vis de lui-même et des autres. Incapable d'une affection sérieuse et durable, à moins que Dieu ne lui envoyât pour le soumettre un de ces fléaux exterminateurs, auxquels les gens dominants ne résistent point, il accusait les autres et leur prêtait ses torts.

Les instances *de la Duchesse* furent inutiles, Henri, outré contre le ministre, se jeta à plein collier dans cette conspiration dangereuse et se plaça à

la tête à côté du comte de Soissons , dont la fougue égalait à peine la sienne. Il prit des allures mystérieuses, vint moins souvent à l'hôtel de Nevers, ne se montra presque plus à la cour, passant son temps au contraire, avec toute la jeunesse hostile au Cardinal. Les insensés le croyaient leur dupe, lorsque pas un de leurs mouvements, pas une de leurs paroles, ne lui échappaient. L'hameçon était jeté, ils ne le sentaient pas et traînaient après eux le fil vengeur, avec lequel on les amènerait quand le pêcheur trouverait la proie assez lourde.

La princesse Anne fut avertie que de

faux frères étaient parmi eux, elle en prévint le duc ; il se mit à rire.

— Nous sommes sûrs de tous les les nôtres, ils sont éprouvés, d'ailleurs ils sont engagés de façon à ne pouvoir retourner en arrière.

— N'importe, méfiez-vous.

M. de Soissons et lui imaginèrent un moyen sûr de parer à la trahison, un de ces moyens qui frappent les imaginations vives et jeunes, mais que les conspirateurs sérieux regardent comme un enfantillage inutile. Ils commandèrent à un armurier de Milan, en grand secret, croyaient-ils, des poignards tous absolument pareils,

portant la même marque et qui devaient servir à se reconnaître au moment de l'exécution. L'histoire a consacré ce fait, mais elle en a consacré un autre, tout aussi étrange, et qui arriva à la suite du premier.

Les conspirateurs devaient recevoir un poignard de la main de leurs chefs; afin de donner plus de solennité à la cérémonie, ils convinrent d'y mettre tout le mystère et la terreur possibles. Il fallait s'engager par un serment terrible, il fallait livrer à la vengeance ce qu'on avait de plus cher et de plus précieux au monde, comme gage de sa bonne foi. Le rendez-vous fut pris

dans une des cavernes les plus sombres de la forêt de Fontainebleau Ils y devaient arriver masqués et conserver leurs masques tant qu'ils seraient réunis, une des conditions expresses de leur pacte étant qu'ils ne se connaîtraient pas entre eux, que seulement les chefs les connaîtraient tous. Au jour et à l'heure dits, tous furent de parole, ils se réuirent dans la forêt, où ils arrivèrent mystérieusement, un à un, sans se parler.

Rien de plus effrayant que cette caverne, éclairée seulement de quelques torches qui n'en pouvaient percer la profondeur. Au milieu se trouvait

une sorte d'autel, couvert d'un voile noir, avec un crucifix posé dessus. Le comte de Soissons se tenait à côté, le duc de Guise à la porte, très-étroite, par laquelle une seule personne pouvait entrer. A mesure qu'ils se présentaient, il en admettait un, dans cette sorte de passage, ils ôtaient leurs masques, le prince prenait le mot d'ordre, il examinait leur visage, que seul il pouvait voir, puis, celui qu'il avait ainsi reconnu, entrait dans la grotte, où il se confondait avec les autres. Cette grotte n'avait pas d'autre issue, il devenait donc impossible à un faux frère de s'introduire. M. de

Guise armé, monta le guet lui-même pour prévenir les surprises pendant tout le temps de la cérémonie. Les deux princes n'étaient point masqués.

Le comte de Soissons parla avec éloquence, il prononça ensuite une formule terrible de serment, que chacun devait répéter et par laquelle ils se vouaient à l'exécration et à la vengeance s'ils trahissaient les promesses faites à leurs chefs. Il était permis de les tuer, ils donnaient leur famille pour otage, enfin toutes les extravagances du tribunal secret, qui commençaient à pénétrer en France, par les guerres et les voyageurs.

Les conjurés s'approchèrent un à un, prononcèrent d'une voix ferme le serment exigé, prirent l'arme qui devait les aider à se reconnaître quand il en serait besoin ; tout se passa bien jusqu'au dernier, il s'approcha de l'autel, et vint à son tour chercher le poignard et jurer fidélité inébranlable, il ne se trouvait plus de poignard. Tous étaient distribués, et cependant ils étaient en nombre égal à celui des hommes attendus. Nul n'avait pu pénétrer dans la caverne, sans être visité par M. de Guise, qui en gardait toujours la porte, nul n'en était sorti par conséquent , on se compta, le nombre

était complet, cependant il manquait un poignard. M. de Soissons les avait fait numéroter sur le manche afin d'éviter toute erreur, le numéro neuf manquait.

On fouilla l'un après l'autre les initiés avec la plus grande exactitude, on remua la caverne jusqu'au turff, on chercha vainement, le poignard ne se retrouva point et pourtant il avait été donné. Les initiés étaient appelés par numéros pour le recevoir, tous se souvenaient d'avoir vu le numéro neuf marcher à son tour, par une circonstance incompréhensible il avait disparu. Où, comment? c'est ce qu'on ne

pouvait dire, mais le fait était incontestable.

— C'est le diable, disaient quelques-uns.

— Ce n'est pas le diable, mais c'est M. le cardinal, ce qui est bien pis, répliquait un autre.

Cet incident jeta un grand trouble dans les cœurs. On se sépara en silence, le zèle fort refroidi, s'attendant à une trahison d'autant plus terrible qu'on ne pouvait la combattre, elle était impalpable. M. de Guise cacha cet incident à la princesse, il l'eût fort inquiétée ; au moment où il revint près d'elle, elle lui annonça qu'on

danserait à la cour un ballet, où elle et sa sœur figuraient en diablesses, avec quatre autres dames et six cavaliers en diables.

— Nous serons douze et nous allons étudier les figures à l'hôtel de Condé. M. le Cardinal donne ce divertissement à leurs Majestés en son palais, sur son théâtre. Ce sera fort joli et le costume tout-à-fait galant.

M. de Guise préoccupé de ce qu'il avait vu la veille, ne fit guère attention à cette annonce, il était bien loin de se douter qu'elle renfermât un autre mystère, tout aussi étrange que le premier.

Le ballet.

XII.

Au jour dit, la fête annoncée avec pompe eut lieu au Palais-Cardinal. Les costumes furent brillants; ils représentaient la grandeur de la monarchie française; les plus belles personnes de

la cour et les seigneurs les plus merveilleux firent leur partie dans ce ballet. Celui des princesses de Gonzague, dans lequel figuraient aussi le duc de Guise et le comte de Soissons, devait avoir lieu vers le milieu de la soirée. Les douze masques en forme de démons dansèrent une danse antique. Leur divertissement n'était pas encore bien avancé; ils s'y trouvèrent un de plus, et ce nouvel arrivant complétant le nombre treize rompit tout-à-fait la mesure : leurs pas étaient étudiés à l'avance jusqu'à ce qu'ils aient su parfaitement leur rôle. Il en résulta un désordre complet dans les figures, ce treizième

arrivait toujours quand il ne le fallait pas ; il leur fit faire des fautes de toutes les espèces, si bien qu'ils s'arrêtèrent court, se regardant les uns les autres.

— C'est notre homme, dit très-bas le duc de Guise au comte de Soissons; mais pour cette fois-ci je le guette et il ne m'échappera pas.

— Comment faire? demandait la princesse Anne à sa sœur. Ce malheureux intrus nous a brouillés.

Personne n'osait se démasquer ou dire un seul mot de peur de déranger le spectacle ; le cardinal, qui

avait assisté aux répétitions, qui avait choyé ce ballet presque autant que sa chère Miramne, s'impatientait d'autant plus que le roi tenant à la main le plan du ballet, lui demandait à chaque instant l'explication de ce qu'il ne comprenait plus. Dès le commencement, ce treizième lui avait sauté à la vue, il crut d'abord que c'était une méprise; mais apercevant ensuite la confusion des danseurs qui ne purent continuer, il voulut en savoir plus particulièrement la cause, et envoya un de ses familiers s'en informer.

— Dites à M. le cardinal, répondit

la princesse Marie, que nous n'y comprenons rien. Cet intrus ne parle à personne et dérange tout, ce qui n'est pas notre faute.

— Vous ne le connaissez donc pas?

— Nous ne pouvons même pas soupçonner qui il est. Nos habits sont pareils, nous sommes masqués; mais en rentrant dans la coulisse, il faudra bien qu'il se dévoile. Ce qu'il y a de sûr, c'est que nous n'avons fait faire que douze habits et que nous voici treize.

— Ne serait-ce point celui qui danse

si bien en ce moment et qui fait des pas si merveilleux?

— Je l'ignore, et comment le savoir: il faudrait faire démasquer tout le monde; il est sûr que voilà un diable qui danse mieux que tous les seigneurs de la cour.

Ce diable fut fort applaudi et raccommoda fort bien les choses. Lorsqu'il eut fini son pas, il se retira un peu en arrière et chercha à ralier les autres qui ne savaient plus où ils en étaient. Ils ne pensaient qu'à retourner derrière le rideau pour avoir l'explication du mystère. Le duc de Guise et le comte

de Soissons n'avaient pas envie de danser, ils s'y précipitèrent des premiers. Lorsqu'ils eurent quitté le théâtre, arraché leur masque et qu'ils se comptèrent avec empressement, ils ne se trouvèrent plus que douze, le treizième s'était évanoui comme sous la baguette d'une fée; la terreur les prit alors; par où ce treizième s'était-il évaporé? qu'était-il devenu? On le demanda partout, aux gens de service, aux danseurs qui attendaient leur tour ou qui avaient fini de paraître. On le chercha jusqu'aux derniers recoins du palais, dont on ferma les portes, avec ordre de ne laisser passer qui que ce fût sans

un mot d'ordre donné à chaque personne en particulier; nul ne l'avait vu ni entrer, ni sortir, et l'étonnement du duc de Guise ne diminua pas lorsqu'en quittant son habit de caractère, pour reprendre son habit de cour, il trouva dans sa poche le billet suivant, sans qu'il fût possible de savoir qui est-ce qui le lui avait apporté.

« — Il est inutile de me chercher,
» on ne me découvrira pas; tu m'as déjà
» vu une fois, Henri de Guise, et tu me
» retrouveras dans les circonstances
» importantes de ta vie. Qui je
» suis? peu t'importe; qu'il te suffise

» de savoir que je ne te veux pas de
» bien, et que chacune de mes appari-
» tions t'annoncera une catastrophe. Je
» sais que tu es brave et que le danger
» ne te fait pas peur, aussi me montre-
» rais-je à visage découvert si tu ne de-
» vais me reconnaître. Adieu, le plus fou
» des princes, je saurai bien te retrou-
» ver quand il sera temps, et je tiens à ta
» disposition le poignard que tu m'as
» remis toi-même. »

Le prince lut cette lettre et la porta sur-le-champ au comte de Soissons, une colère impuissante le dévorait.

— Vous le voyez, monsieur, c'est à

moi à qui on en veut. Mais il a raison de le dire, le danger ne me fait pas peur, et à nous deux maintenant, il faudra bien que je finisse par le rencontrer !

FIN DU DEUXIÈME VOLUME.

Coulommiers, — Imprimerie de A. MOUSSIN.

